

**ō, ōh** : exclamation qui sert à appeler, à invoquer, ou qui marque une forte agitation de l'âme, étonnement, admiration, trouble, etc. Joint à un vocatif (ou nominatif appellatif) ou à un accusatif, suivant que l'on appelle quelqu'un ou que la pensée du sujet parlant se dirige vers un objet : *o Romule die* (Enn.) et *o miseras hominem mentes* (Lucr.); rarement (comme *prō*) à un génitif, e. g. Catulle 9, 5, *o nuntii beati*; cf. Luc., Pisc. 5, *ὦ τῆς ἀνασχύντας*. Ce génitif peut s'employer seul, ainsi Plt., Mo. 912, *di immortales, mercimoni lepidi*. S'emploie aussi devant particule : *ō quam, ō utinam, ō sī*, etc. Cf. gr. *ὦ, ὦ*; got. *ō*. V. *ōhē*.

**ob, obs** (ce dernier usité seulement en composition; cf. *obs-olēscō*, sans doute formé analogiquement d'après *ex-olēscō*; *obstinēt dicebant antiqui quod nunc ostendit*, P. F. 214, 12, cf. *abstineō*; *opstrudent a auide trudent*, P. F. 209, 9, où il est souvent réduit à *os* : *ostendō, oscen*) : préverbe et préposition à sens local (avec l'accusatif; les exemples de *ob* avec l'ablatif ou le génitif sont très tardifs et dus à l'influence de *prō* ou de *causā*) : « devant, au-devant de » (cf. *obuius* et *obuiam, obiter*), et par suite « en vue de » (sens physique et moral; *ob rem*) et « contre » (avec idée d'hostilité), « en échange de ». Le sens local est bien attesté encore dans les textes archaïques et jusque dans Cicéron (non dans César) en prose et dans la poésie impériale et chez les prosateurs archaïsants, cf. Lex XII Tab. 2, 3, *ob portum obuagulatū ito*, et il est demeuré dans les composés verbaux *obiciō, offerō, ostendō, obmouēō* (archaïque), *ommentō* (id.), *omitto, oppilō*, etc.; l'idée d'hostilité apparaît, par exemple, dans *obsum, officiō* en face de *prōsum, proficiō*. A l'époque classique, la préposition n'est plus guère employée qu'au sens figuré « en vue de »; ou bien, comme la cause et le but se confondent souvent, avec celui de « à cause de » : *ob ciuiū seruatos*. Du reste, l'usage en devient de moins en moins fréquent à mesure qu'on avance dans la latinité impériale; et *ob* ne se trouve plus guère alors que dans des locutions de caractère adverbial : *ob eam rem, quam ob rem, ob id, ob hoc*. C'est *prō, propter* (sur lequel a été refait sporadiquement *opter*, CIL VI 14672, 12), formes plus pleines, qui en prennent la place. Non roman. Dans un certain nombre de composés, *ob* semble avoir été, en bas latin, éliminé par *ab* : e. g. *accāsio* (pour *oc-*), *absurdēscō* (= *ob-*), *atturō* (= *ob-*), etc.

Le rapport de *obs-* à *ob-* est du même type que celui de *abs-* à *ab-*. Mais *ob* n'a pas un correspondant aussi exact que *ab, ex, in, de*, et il est impossible d'en donner une étymologie rigoureuse. L'osque a une préposition *ūp, op* (au sens de « apud »), mais qui se construit avec l'ablatif dans les trois exemples qu'on en a et qui sert à indiquer un point de repère, non une direction. L'ombrien n'a que *o(p)s-* dans *ostendu* « ostendit » et

peut-être dans un autre mot obscur, *ooserelom* « *obseruaculum* » : le vénète a *op*. La forme la plus proche est celle de v. sl. *ob-* devant voyelle, *o* devant consonne, ainsi avec l'accusatif : *ob onū polū* « de l'autre côté, au delà » *o desnoje* « à droite », et, le plus souvent, avec le locatif, au sens de « autour, près de, au sujet de ». Le lituanien a *apē* « autour » et, comme préverbe, *api-, ap-*. Le vocalisme de gr. *ἐπί* « sur », arm. *ew* « aussi », et, sans doute, de indo-iran. *api* « près de, au delà de », est différent. Mais le grec a aussi *ὀπίσθεν, ὀπίσσω* « en arrière ». Pour skr. *abhi*, v. *ambi*.

\***obacerāre** : *obloqui atque alterius sermonem molestū impedire* : *quod sumptum uidetur a paleis, quas Graeci ἔχυρα uocant. Itaque et frumentum et panis non sine paleis acerosus dicitur, item lutum aceratum paleis mixtum*, P. F. 203, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec *acus*, -*eris* indiqué par Festus n'est sans doute qu'une étymologie populaire.

**obaerātus, obaerārius** : v. *aes*.

**obba, -ae f.** : *peculi genus, quod nunc ubba dicitur. Varro : obbas et Cumanos calices*, Non. 146, 8 sqq.; cf. *peculi genus uel ligneum, uel ex sparto*, id. 545, 1. Mot sans doute d'origine étrangère, attesté depuis Varron; rare; il y a une ville africaine *Obba* près de Carthage, cf. T.-L. 30, 7, 10.

**obēsus, -a, -um** : 1° proprement « rongé » (de *obediō*, v. *edō*), d'où « maigre, décharné », sens très rare : un exemple de Laevius cité par Non. 361, 16, et par Aulu-Gelle, 19, 17, 3, qui note : *obesus hic notauimus proprie magis quam usitate dictum pro exili atque gracilitate* : *uolgens enim ἀδύπως uel κατὰ ἀντίφρασιν obesus pro ubere atque pingui dicit*; 2° obèse, gras (non dans Cic.; non attesté avant l'époque impériale) : *pinguis quasi ob edendum factus*, P. F. 207, 8. Pour le double sens, cf. *pōtus, prānsus*, etc.

Dérivés : *obēsūs*; *obēsō, -ās* (Col.).

**obiēcō, -um m. f.** (le singulier est rare; le nominatif *obez* est refait sur les cas obliques; on attendrait normalement \**obiez*, comme dans *obiēcō, obiectum*, en face de *obiciō, cf. subiciēs*, Enn., et l'ablatif *disice*, Carm. Epigr. 1526 A 6; sur ces formes, v. Gell. 4, 17, 10) : *o. pessuli, serae*, P. F. 201, 18; « barres » ou « verrou » placés devant une porte pour la fermer; puis « obstacle ». Ancien (Plt.), technique. M. L. 6011 a.

**obiter** adv. : en passant, chemin faisant, incidemment. — Considéré par les Latins comme forme de *obiter*, comme *obuiam*, avec le sens de *per uiam*; cf. Auguste dans Charisius, GLK I 209, 18; Juv. 3, 241, *obiter legat aut scribet*. Toutefois, l'adverbe n'apparaît pas avant Labérius et n'est usuel que dans la langue impériale : aussi l'a-t-on expliqué comme tiré de *ob* sur le

modèle de *circā, circiter* (v. Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 506, 3).

**oblātus, -ae** : féminin substantivé de *oblātus*, participe de *offerre* qui dans la langue de l'Église a pris le sens spécial de « offrir à Dieu, sacrifier », d'après *προσφέρειν*. De là *oblātus* (*hostia*) « hostie », qui a aussi désigné un gâteau fait de la même pâte que l'hostie, « oublie ». M. L. 6012; B. W. s. u.

**oblectō** : v. *laz, laciō*.

**obliquus, -a, -um** : oblique; d'où « indirect ». Sens physique et moral. En grammaire, *obliqui cāsus, obliqui gratiō*, par opposition à *rectus cāsus, recta oratiō*. Ancien (Cat.), classique, usuel. M. L. 6014 et 6013.

Dérivés (de l'époque impériale) : *obliquitas* (= *λο-βήτης*); *obliquō, -ās, -ātiō*. Composé poétique : *obliquo-logus* = *λοβήλας* (Gloss.).

A *obliquus* semble se rattacher un adjectif sans préfixe, *liquus*, qui se trouve avec le sens de « oblique » dans Frontin, Expos. Form., p. 32, Goes. On y rapporte aussi un verbe *linquor* (ou *liquor*?) qui se trouverait dans Acc., Brut. 1, 28, *dextrorsum orbem flammeum/radiatum solis linquier* (varr. *liquier*) *curso nouo*, où le sens serait « (j'ai cru voir) le disque flamboyant et rayonnant du soleil obliquer vers la droite suivant une marche nouvelle ». Mais ce *linquier* doit provenir de *linguō*, cf. *deliquium solis* « éclipse de soleil ». Hom. *λινκίφας* « obliquement » est d'ordinaire rapproché de *λέκχος*, etc., ce qui l'éloigne du mot latin. Les autres explications sont incertaines.

**obliterēscō** : v. *lateō*.

**obliterō, -ās, -āti, -ātum, -āre** : proprement « effacer les lettres », glosé *ἀπαλεῖφω γράμματα*, CGL II 232, 44 (sens très rare; cf. Tac., A. 11, 15, 2). Le verbe a été rapproché de *oblitus* (d'où la graphie *obliterō*), et employé surtout dans le sens de « faire oublier »; cf. Non. 146, 28 : *obliterare est obsecrare facere et in obliuionem ducere*. Accius Agamemnonidis (42) : *inimicitias Pelopidum extinctas iam atque oblitteratas memoria renouare*. Ancien, classique, mais rare.

Dérivés : *obliteratiō* (rare, non attesté avant Plin.), -*tor* (Tert., Paul. Nol.); *obliterus* : *Laevius oblitteram gentem pro oblitteratam dixit*, Gell. 19, 7, 4. Sur la formation de cet adjectif, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 196 et 254.

**oblitteror, -eris, oblitus** (le *oblitterus* que Cassiodore, GLK VII 206, 1, dit avoir lu in antiquis monumentis n'est pas autrement attesté) **sum, oblitusci** (forme contracte *obliscē* attestée par le mètre dans Accius, cf. Non. 500, 3 et 6, et dans Plt., Mi. 1359) : oublier (suivi du génitif comme *memini*; l'accusatif est plus rare et sans doute plus récent, surtout avec un complément de personne). Le participe *oblitus* a le sens actif « oublié » et passif « oublié »; de là, à basse époque, l'emploi de *oblitteror* avec le sens passif; cf. Dig. 23, 2, 60, § 6. Usité de tout temps. Remplacé dans les langues romanes par un dénominateur tiré de *oblitus*, \**oblitiare*, panroman, M. L. 6015; et \**exoblitiare*, 3024 b, à côté de \**dismemorare* et \**dimenticare*, v. B. W. s. u.

Formes nominales et dérivés : *oblitor, -oris m.* (tardif, St Jér.; la langue classique dit *immemor* ou *obliti-*

*tus*); *oblitiō f.* (classique); *oblitiū* (Varr., L. L. 5, 10) « tombé dans l'oubli »; *oblitiū m.* (usité surtout au pluriel *oblitiā*, création de la poésie dactylique pour remplacer *oblitiō*, cf. Mar. Victor., GLK VI 25, 10, qui cite *contagiō et contagiā*); *oblitiōsus*; *oblitiālis* (Prud.); *inoblitus* (Ov. = *ἀληστος*).

« *Oblitiō* est une métaphore empruntée à l'écriture qu'on efface. C'est un mot de même famille que *oblittere* « effacer, raturer », Cic., Fin. 1, 17, *ut aduersa quasi perpetua oblitione obruamus*; Deiot. 13, *en quae unquam uetustas obruet, aut quae tanta delebit oblitiō?* » (Bréal). Une trace de ce sens ancien apparaît peut-être encore dans Plt., Tri. 1018, *tribusne te poteris | memoriam (memoria codd.) esse oblitiū*. — L'élargissement \**o-* de la racine \**lei-* semble se retrouver dans lat. *leuis*, cf. gr. *λεῖος*, et dans got. *af-linnan* (de \**lin<sup>w</sup>an*) « ἀπολαφνεῖν », qui est à noter aussi pour le sens.

\***oblucuiasce** : *dicebant antiqui mente errasse, quasi in lūco deorum alicui occurrisset*, P. F. 203, 13. Sans autre exemple.

**obnoxius, -a, -um** : soumis à, sujet à, exposé à. Généralement accompagné d'un complément au datif : *uzori obnoxius* (Tér.); *obnoxius atque subiectus alicui* (T.-L.); *nec fratris radiis obnoxia surgere luna* (Vg., G. 1, 396). S'emploie aussi absolument : *aut superbus aut obnoxius uidear* (T.-L. 23, 12, 9); *supplex et obnoxius* (Cic., ad Brut. 1, 17, 6).

Fréquemment employé dans la langue du droit, sans doute parce que l'adjectif a été rapproché de *noxa, noxiū*, *innoxius*, comme l'indiquent l'étymologie de P. F. 207, 10 : *obnoxius poenae, obligatus ob delictum*, et l'emploi de *obnoxio*, dans Claud. Mamert., Stat. anim. 2, 9, et *alienis semet noxiis obnoxiantes*. Certains emplois inclinent à faire croire que l'adjectif a été rattaché aussi à *nectō, nexui*, qui, indiquent, comme on l'a vu, un lien juridique; cf. S. Pantziersjelm Thomas, dans Festschr. Alf Torp, 150-153. Sur le sens, v. Gell. 6, 17.

Dérivés : *obnoxio* adv. (Plt. et T.-L.); *obnoxiosus* (archaïque) et *obnoxiosē*; *obnoxio*, v. plus haut; *obnoxietas* (tardif).

Comme dans *anxiū*, *alsius*, il s'agit d'un dérivé de désidératif en -*s-*. La racine serait celle de *nancier*; v. ce mot.

**oboediō, -is, -iui (-iī), -itum, -ire** : *oboedire, abaudire*, P. F. 203, 11. Cf. pour le préfixe *obsequi, obtemperare* : *obēir* à (datif). Le sens étymologique apparaît dans l'expression *dictō oboedientem esse*, synonyme de *dictō audientem esse*. Ancien, usuel et classique. Formes de caractère savant en roman. M. L. 6016. Irl. *oibid* « oboediens ».

Dérivés et composés : *oboedientia*; *oboediō, -tor*; *oboedientialiter* (bas latin); et, dans la langue de l'Église, *inoboediō, -diens* (= *ἀπειθεῖς*), *dienter, dientia* (cf. *inobsequens, -tia, inobseruans, -uantia*, tous d'époque impériale); *inoboedus* (un exemple douteux dans Arn. 7, 43).

Cf. *audiō*. Mais la diphtongue -*oe-* est obscure. On attendrait \**obūdiō*. Essais d'explication dans Solmsen, *Studien z. lat. Lautgesch.*, p. 150, et Juret, *Phonét.*, p. 134.

**obrendārius, -a, -um** : adjectif tardif, de forme populaire, usité seulement dans la langue épigraphique, -a uasa « vases à recueillir les ossements ». De *obr(u)endārius*, dérivé de *obruendus*, cf. *calendārius*, *molendārius*, *regendārius*, et, pour la forme, *quattuor* > *quator*, etc.

**obripilatiō** : graphie incorrecte de *horripilatiō*, influencée par *ob-*.

**obrussa, -ae f.** : 1° épreuve de l'or à la coupelle, essai d'un métal (cf. Plin. 33, 19); 2° au figuré : pierre de touche, épreuve (déjà dans Cic., Brut. 258). Emprunt technique au grec ὀβρυζα (ou arrangement de χρυσόν ὀβρυζόν), lui-même d'origine asianique (hurri, hittite). V. Benveniste, Rev. Phil., 1953, p. 122 sqq. [Adj. *obryzātus* (Cod. Theod.). Cf. v. h. a. *ubirguldī*.

**obscēnus (obscaenus, cf. Varr., L. L. 7, 96), -a, -um** : terme de la langue augurale « de mauvais augure » (*obscēnae aures, canēs; obscēnum ostentum*, etc.); par suite, dans la langue courante, « d'aspect laid ou affreux; qu'on doit éviter ou cacher; obscène »; *obscēna* n. pl. = τὰ αἰσχρά; o. *digitus* = *medius*. Ancien, usuel, classique.

Dérivé : *obscēniās* (classique).

Le sens technique semble le plus ancien; cf. Fest. 218, 16, ... cum apud antiquos omnis fere obscena dicta sint quae mali ominis habebantur. Mais l'étymologie du mot est inconnue; il n'y a rien à tirer de la glose de Festus 204, 24. Peut-être emprunté : la variation *obscēnus, obscaenus* rappelle celle de *scēna, scaena* qui semble supposer un intermédiaire étrusque entre le modèle grec et l'emprunt latin. Le rapport avec *caenum* ne se laisse pas justifier. De *\*ob-scae-nos* « qui vient à gauche »; cf. *scaeuus*?

**obscurus, -a, -um** : obscur (sens physique et moral). Correspond à gr. σκοτεινός; s'oppose à *clarus*. Usité de tout temps; panroman (sauf roumain). M. L. 6020.

Dérivés et composés : *obscuriātes*, M. L. 6019 a; *obscurō, -ās, -ātiō*; *obscurēfaciō* (Non.); *obscuriscō, -is* (Ps.-Aug.); *inobscurābilis* (Tert.); cf. ἀσκότιστος, Greg. Nyss.); *obscuri-dicus, -loquium*, tous deux rares et poétiques; *obscurōlūna* (= σκοτομήνη), Ital.

La graphie par *b* montre que la langue coupait *obscurus*, bien que le mot ne se laisse pas analyser en latin; cf. le *b* de *obsōnium*. De l'élément *-scūrus*, on rapproche skr. *skauti* « il couvre », *skutāh* « couvert » et v. isl. *skuggi*, v. h. a. *scuwo* « ombre », v. h. a. *scūr* et *scūra* « grange »; v. isl. *sky* « ciel (couvert) ». Rapprochements plus lointains : lit. *skūrā* « peau, écorce » et gr. σκῦρος « peau travaillée, cuir », et *scūtum*? La racine n'est pas dissyllabique; l'*ū* de *obscurus* est de ces *ū* qui existaient près de *ū* dès l'indo-européen et que, dans les Mélanges Chlumsky, M. Vendryes attribue au vocabulaire populaire; dans le même groupe de mots, le grec a σῦρος et σκῦρος, et, en face de lat. *cutis* (v. ce mot), le germanique a v. h. a. *hūt*, etc.

**obsecrō** : v. *sacrō*.

**obses (opses), -idis m.** : otage; puis « caution, garant, répondant ». Ancien, classique. Non roman. De *\*ob-sed-s*, cf. *praeses*, mais le rapport avec *sedēō, obsideō, obsidium* n'est plus senti.

Dérivé : *obsidātus, -ūs* : condition d'otage (Amm.).

**obsipō** : v. *supō*.

**obsolēscō, -is, -ēulī (-ui, Prisc.), -ētum, -ere** : passer d'usage ou de mode (comme *exolēscō*, cf. *alō*); *obsoletus* : passé de mode, vieilli, usagé; et par suite « commun; vulgaire, oublié » et « flétri, souillé » (Hor., Sén.). Attesté depuis Cicéron et Varron; rare.

Dérivés et composés : *obsoletaciō* « faire tomber en désuétude » (Arn.); *obsoletif*; *obsoletus* « avili, dégradé »; *obsoletō, -ās* : souiller, flétrir (Tert.).

Étymologie et histoire obscures. Ni l'explication par *\*obs-olēscō*, ni celle par *\*ob-solēscō* ne satisfont. Il a dû y avoir, comme pour *exolētus, exolēscō*, avec lesquelles *obsolēscō, obsoletus* sont intimement liés pour le sens, des contaminations et des influences qu'on entrevoit sans pouvoir les préciser.

**obsōnium** : v. *ops-*.

**obstetrīx** : v. *obstō*, sous stō.

**obstinēt** : v. *tenēō*.

**obstinō** : v. *stanō*, sous s. u. stō.

**obstipus** : v. *stipō*.

**obstri(n)gillō, -ās, -āulī, -ātum, -āre** : glosé *obstāre* par Non. 147, 8, qui cite des exemples d'Ennius et Varron : « faire obstacle » et « blâmer » (Varr.). Sans doute forme populaire dérivée de *obstringō*, cf. *conseribillō* et *scribō*; *sūgillō* et *sūgō*, etc. Un substantif *obstrigillus* « sandale tenue par des lacets », proprement « qu'on serre (*stringō*) par devant (*ob*) », est aussi attesté. La dérivation de *striga* est moins vraisemblable.

**obtingō** : v. *tangō*.

**obtrectō** : v. *trahō*.

**obtūrō, -ās, -āulī, -ātum, -āre** : boucher. Ancien (Cat., Plt.), classique (Cic., Fat. 5, 10) et attesté jusque dans la Vulgate, mais rare. Même préverbe que dans *oppilō, oblinō, obstruō*.

Dérivés : *obtūratiō* (Vulg.), *-mentum* (Plin.), *-culum*. *-tūrō* figure aussi dans *re-tūrō* « déboucher », connu par une citation de Varr. ap. Non. 167, 6, et par Arn. 1, 31, et dans *\*at-tūrō* que supposent les formes italiennes et hispaniques; v. M. L. 6025. Pas d'étymologie claire.

**obuāgūlō** : v. *uāgūlō*.

**obuiam, obuius** : v. *uia*.

**occa, -ae f.** : herse. Ancien (Caton). N'est demeuré que dans le trentin *okka*. M. L. 6028.

Dérivés : *occō, -ās; occātor, -tiō, -tōrius*; cf. aussi M. L. 188, *\*adoccāre; innocō* (Col.); *occillō, -ās* : un exemple du mot dans Plt., Am. 31, qui mihi aduenient o occillet probe, dans le sens de « labourer à coups de poing », et dans les Gloses, CGL II 260, 57, *occillio* (l. *ocillo*), βωλοστροφῶ; *occillator, βωλοκόπος*. Pour le suffixe, cf. les verbes expressifs *sorbillō, stringillō, sūgillō*.

Le *-cc-* de *occa* est une ancienne gémée qui n'a rien de surprenant dans un nom d'outil (cf. *uannus*). Le nom de cet instrument aratoire n'est pas fixé; en latin même, le nom rural était *irpea*, qui a survécu en roman;

et Virgile parle de *uimineae crātēs*, non de *occa* ni de *irpea*. Mais des formes apparentées à *occa* se trouvent dans d'autres langues : v. gall. *ocet* glosé « raster »; gall. et bret. *oged* et *og* (de *\*okā*); et en germanique : v. h. a. *egida*, v. angl. *egede*, à côté de v. h. a. *ecken* « herse ». Le baltique a des formes à *e* initial : lit. *ekėju, ekėti* (aussi *akėju*), lett. *ecēju, ecēt* « herse », avec lit. *ekėšios* (*akėšios*), lett. *ecēšas*, mais v. pruss. *aketes*, ce qui a conduit Hirt à supposer que *occa* est issu de *\*okita* > *\*otica*. Le *k* baltique s'explique par une gémée *-kk-* ou par un *-kh-*, aussi possible dans un mot « populaire ». On est tenté de rapprocher le groupe de *acer, acris*, etc., que suggère la forme de l'objet : un *k* figure même dans le groupe de lit. *akūnas* « barbe d'épi », avec *k* issu de *-kk-* ou de *-kh-*. Hésychius donne pour le grec un nom ὀξῖνα « herse », qui rappelle ὀξός.

**\*occa** : frutex qui in <prae>sepibus nascitur et habet prunellas rubecas (Gloss.).?

**occāsio** : v. *cadō*.

**occhī** : arbres d'Hyrkanie, semblables à des figuiers (Onésicrite, dans Plin. 12, 34). Mot étranger.

**occhillō** : v. *occa*.

**occipiō** : v. *capiō*.

**occipitium** : v. *caput*.

**occulō** : v. *cēlō*.

**occupō** : v. *capiō*. M. L. 6031.

**ōcinum, -i n.** : sorte de fourrage mélangé; cf. André, *Lex.*, s. u. Ancien (Caton). Étymologie incertaine. Sans rapport avec *ōcinum* « basilic », transcription du gr. ὀκινον, dont dérive *ōcimastrum*.

**ōciōr, ōcius, ōcissimus** : plus vite. Comparatif et superlatif; il n'y a pas d'adjectif au positif en regard. *Ōciōr* est rare et poétique (depuis Livius Andronicus jusqu'à Lucain); en prose, il n'y a guère que Plin. qui l'emploie (comme il l'emploie aussi *ōcissimus*). Il y a un adverbe *ōciōr* dans Apulée, qui peut-être l'a pris à un archaïsme ou qui — plus vraisemblablement — l'a reformé d'après *celeriter* (*celerius* sur *ōcius, ōcissimē*, qui sont attestés chez Plaute et Térence, dans la langue classique et jusqu'à Plin. Un autre superlatif plus ancien, *ōcimē* (cf. *proximē*), est dans P. F. 211, 12. Vieux mot qui tend à tomber en désuétude.

L'adjectif représenté par skr. *ācūh*, av. *āsuš*, gr. ὀκός désignait, dans le vocabulaire de l'aristocratie indo-européenne, tout ce qui a le mérite d'être rapide : héros, chevaux, oiseaux, bateaux, etc. : πῶδας ὀκός Ἀχλλέας. Le latin n'a plus que les formes intensives, *ōciōr, ōcissimus*; il faut rappeler cependant le premier terme de composés dans les mots archaïques : *acupēs, acupediū, accipiter* (v. ces mots), cf. hom. ὀκῶποδες Ἴπποι; la différence du vocalisme entre l'adjectif et le « comparatif » aura entraîné la disparition du « positif ». La langue poétique a gardé les formes intensives : *ōciōr*, cf. skr. *āciyān*, av. *āsyā*, gr. ὀκίων, et les deux types de *ōcimē* et *ōcissimus*, en face de skr. *āciṣṭha*, av. *āsištō*, gr. ὀκιστος, peut-être l'adverbe *ōciōr* (ὀκτα est particulièrement fréquent en grec). Le celtique n'a d'autre

trace de ce groupe que le composé brittonique v. gall. *di-auc* glosé « segnem », v. corn. *di-oc* glosé « piger », etc. Le groupe n'est pas conservé en germanique, baltique, slave, arménien. — La langue usuelle a recours à *uēlōz celer, citus*.

**\*oclopetā** : mot de sens obscur qui semble désigner un animal (oiseau, poisson?) dans Pét. 35, 4. L'indétermination du sens rend toute étymologie incertaine. Le rapprochement de *Oclopetā*, nom d'un cheval dans une *tabella deuotionis*, n'éclaire rien. V. Perrochat, *Fest. de Trimalcion*, s. u., où sont résumées les diverses explications proposées.

**ocquiniscō** : v. *conquiniscō*.

**ocreae, -arum f.** (le singulier est rare, étant donné le sens du mot) : jambières. Peut-être mot d'emprunt à une langue non indo-européenne; cf. Plin. 7, 200 : *ocreas et cristas inuenere Cares*. Sert également de sur-nom. Rare et technique. Étymologies populaires dans Varr., L. L. 5, 116, « quod opponatur ob crus »; Fest. 192, 1 sqq., *ocrem... montem confragosum... unde fortasse etiam ocreae sint dictae inaequaliter tuberatae*. Demeuré en ir. *ocrae*.

Dérivé : *ocreaūs*.

**ocris, -is m.** : *ocrem antiqui... montem confragosum uocabant, ut apud Liuium* (Tr. 31) : « Sed qui (l. ques?) sunt hi, qui ascendunt altum ocrim? », F. 192, 1. Sans doute dialectal; le mot proprement latin est *collis*. N'est guère attesté que dans les citations de Livius Andronicus faites par Festus et dans le composé *mediocris*, qui sémantiquement en est tout à fait séparé (v. *medius*). Se retrouve dans les dialectes italiques : marucini *ocres* gén. sg., ombr. *u kar, ocar* « arx, mōns », et *Oriculum, Interocrea*.

Le mot est indo-européen : hitt. *ēhkur-* « piton rocheux », ir. *ochair* « coin, bord », gall. *ochr* « bord », ion. ὀκρίς (ἥ τε ὑπερέχουσα ὀκρίς τοῦ δούτου ὀξεία γίνετα), Hippocrate, chez Bechtel, *Gr. Dial.*, III, p. 321), d'où hom. ὀκρίδας « âpre, raboteux », skr. *ācrih* « coin ». Cf. gr. ὀξός et le groupe de lat. *acer*, etc. La voyelle de sl. *ostrū* « pointu », etc., est ambiguë.

**octō** (ō initial) indécl. : huit. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6035.

Dérivés et composés : *octāuus* : huitième, M. L. 6034, subst. *octāua* (*hōra*) ; ou *octāua* (*pars*) : huitième, taxe perçue à l'époque impériale, d'où *octāuarius* « relatif à la taxe du huitième » et subst. *octāuarius* : receveur de cette taxe; *octāuānus* : de la 8<sup>e</sup> légion, usité au pluriel *octāuāni*; *Octāuūus*, osq. Uhtavis; *octōnī, -ae, -a* : huit par huit; *octiēs* : huit fois.

**October** (-bris), adjectif usité surtout dans *October* (sc. *mēnsis*) : octobre. Panroman, sauf roumain, M. L. 6036 (les formes romanes remontent en partie à *\*octobrius, \*octufri* (osque), *\*octember*, anal. de *september*, de même ir. *octimber*); *octāns m.* : octant (Vitr.), M. L. 6033, ir. *octaid*; *octōdecim*; *octōgintā* (sur *octāgintā*, tardif, et *octuaginta*, médiéval, v. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 480; *octuaginta* a été refait tardivement sur *septuagintā*, qui lui-même est formé par analogie sur un ancien *\*octuāgintā* non attesté; v. Wackernagel, *Verm. Beiträge*, p. 47); panroman, sauf roumain, M. L. 6037; *octōgēsīmus*,



*octogiēs, octōgēnī; octingenti, -gentēsimum*, d'après *septingenti; octennis; octennium; octōgēnarius; octussis* (d'après *decussis*); *octipēs, octuplex (-plūs)* sont faits d'après *ὀκταρός, ὀκταπλοῦς*, comme du reste la plupart des autres composés savants en *octō-* : *-phorus, -gonus*, etc.

Lat. *octō* répond à gr. *ὀκτώ*, véd. *aṣṭā*, av. *ašta*, irl. *ocht*, gall. *wyth* (et à la forme sur laquelle repose lit. *aštuōnī*), à côté de véd. *aṣṭā*, got. *ahtau*. Les formes de l'ordinal varient d'un dialecte à l'autre; la plus archaïque doit être gr. *ὀκτώος*, avec un groupe sonore intérieur, de *\*δγδοφος*. Lat. *octānus*, à côté du nom de personne osque *Uhtavis* « Octānius », doit représenter un ancien *\*ok'tōw-o-* où la sourde a été substituée à l'ancienne sonore d'après *octō*, de la même manière que dans *septimus*; mais il n'y a pas d'autre exemple de *\*ōw-* donnant *\*āw-* en latin : *ōnom* a subsisté. On se demande, d'après gr. *ὀκτώος*, si la forme ancienne n'aurait pas été *oktōwō-*, d'où lat. *\*octauo-*; la longue de *octānos* serait prise à *octō*. Un *u* se retrouve dans l'ordinal en germanique : got. *ahtuda*, etc., et dans lit. *aštuūnas*.

**oculus** (populaire *oclus*; cf. *oclämen* « ouverture », Mul. Chir. 628), -ī m. : œil; puis tout objet en forme d'œil, tache (d'une fourrure), œil de la queue du paon; bulbe de la racine du roseau; œil de la vigne, bourgeon (d'où *inoculō, -ās* « greffer » et ses dérivés, conservé, dans ital. *inocchiare*, M. L. 4449); œil de bœuf (plante); v. André, *Lex.*, s. u. Se dit aussi de la vue de l'esprit. S'emploie comme terme de tendresse (quoique ce sens soit surtout réservé au diminutif *ocellus*; cf. gr. *ὀφθαλμός, ὀφθαλμιδον*, Ar. Eq. 909); de là, dans Plaute, *oculissimus* et l'adverbe *oculitus* : *quoque dicitur, ut funditus, penitus quo significatur tam carum esse quam oculum*, P. F. 189, 3; *oculus solis* : *παρθένον* (Diosc. 3, 145). Usité de tout temps; panroman. M. L. 6038. Irl. *ugail* « oculi ».

Dérivés : *oculātus* : 1° muni d'yeux; oculaire (qui voit de ses yeux : *o. testis*); 2° visible (d'où est tiré le verbe *oculō, -ās* tardif) avec ses composés *\*adoculāre* (attesté par les langues romanes, M. L. 189), *exoculō* (Plt., Apul.), *inoculō*, M. L. 4449, et peut-être l'obscur *apoculāre*? (Pétr.); substantif dans *oculāta* : poisson de mer, peut-être « lamproie », cf. M. L. 6037 a; *oculeus*, même sens; *oculāim* adv. (Cassian.); *oculāris*; *oculārius* (époque impériale) : *o. medicus*; *oculāre* n. « pommade pour les yeux ». De *oculārius* est tiré *oculāriarius* (faber).

**ocellus** : diminutif, surtout d'affection (conservé en campidanien, M. L. 6032); *ocellulus* (Gramm.); *ocellātum*, neutre d'un adjectif *ocellātus* « pierre ocellée; bille (d'agate?) »; *Ocella*, surnom romain.

Composés : *inoculus* (Plt. = *μυνοφθαλμος*); *oclierius* (Sén., ad Luc. 33, 3); et peut-être *oclopeta* (v. ce mot). Cf. aussi *aboculis* « aveugle ». M. L. 33; B. W. s. u.

Le nom de l'« œil » appartient à une racine qui fournit, d'une part, un desideratif, skr. *ikṣate* « il regarde », cf. le futur gr. *ὄψομαι* « je verrai » (le parfait gr. *ὄψεσθαι* doit être secondaire), et, de l'autre, le nom radical de l'organe de la vision attesté par hom. *ὄς ὀνα* « vers le visage; en face » (aussi *ὄνῶνα*); cf. aussi, au second

terme de composés, *ὄ-ωψ, ὄ-ωπς* (servant de féminin, cf. *βο-ωπς*); il est possible que ce mot figure aussi dans les adjectifs tels que lat. *ferōx, atrōx*, etc. (v. *atrōx*). On notera, de plus, gr. *πρόσωπον* et skr. *prāṭikam* « visage », *ānikam* « face », irl. *enech* « visage ». Il y a, de ce nom, un dérivé thématique dans les types *antiqūs* et *longinquus, propinquus*; cf. skr. *dpāk* « en arrière », *dhākaḥ* « qui vient de loin », *nīdī* « d'en bas » et *nīdī* « bas », v. sl. *nīcī*. — Ce qui fait que le nom de l'« œil » varie d'une langue à l'autre, ce sont les croyances attachées au mauvais œil (v. *inuidēs*); ceci résulte notamment de faits iraniens; dans l'Avesta, le nom correspondant au vieux nom neutre de la racine, à l'élargissement *s* (cf. v. sl. *oko* « œil », gén. *očese*), véd. *ākṣi* (gén. *ākṣnāh*), à savoir *aṣi*, désigne l'« œil » d'êtres mauvais, en vieux perse, l'« œil » est nommé (*h*) *u-časma*, littéralement « bon œil »; on s'explique ainsi l'usage du nom iranien ordinaire, av. *časma*, et le fait que le sanskrit *cakṣuh* (aussi neutre) est formé autrement. Tandis que, pour « oreille », le latin a *auris, aurēs*, fait sans doute sur un ancien dual, il n'a rien qui réponde aux duels v. sl. *oči* « (les deux) yeux » (neutre), lit. *aki*, hom. *ὄσσε*, arm. *ač'k'* « yeux » (ce dernier sert comme pluriel). Dans la forme lat. *oculus*, de type dérivé, le suffixe *-lo-* indique ici un être actif, de genre animé (cf. *figulus*), et n'a pas valeur de diminutif; cf. Meillet, BSL 34, 131, qui cite lac. *ὀρθῶς* qui a même suffixe. Le gr. *ὀφθαλμός* et le got. *augo* offrent des formations volontairement altérées et l'irlandais a remplacé le vieux nom de l'« œil » par le nom du « soleil » : *súil*. Le latin n'a pas conservé la forme à consonne gémée attestée par gr. *ὄσων* (chez Hésychius) et par le *k* de *akn* « œil » en arménien; les graphies *oculus* sont récentes et il n'y a pas d'exemple d'une scansion *oculus*. — En somme, le nom de l'organe de la vision et du visage est presque partout tiré d'une racine dont la forme verbale sûrement ancienne est un présent désidératif; le lituanien, où les présents à nasale infixée se sont développés, a, de plus, *ankū, ākti* « recouvrir » ou « perdre » la vision. Pour « voir », on a recouru à des racines qui se rapportent à la connaissance, v. *uideō*, ou l'observation, v. *speciō* (qui fournit en latin les formes à préverbes).

**ōdi, ōsus sum** : haïr. La langue classique emploie seulement *ōdi* « je hais », parfait à sens de présent, dont l'*ō* alterne avec l'*ō* de *ōdium*; la langue archaïque connaît une forme déponente *ōsus sum*, par exemple Plt., Am. 900; cf. Festus 220, 2, qui rappelle le sens actif de *perōsus*; et Aulu-Gelle 4, 8, 3. Sur *ōdi* a été retenu un présent *ōdiō, -is* (cf. *coeipō* de *coeipō*) fréquent dans la latinité impériale, et en particulier dans le latin de l'Église, qui a entraîné un parfait *ōdiui* dont le premier exemple est cité par Cicéron, Ph. 13, 19, 42. Ancien usuel, classique. Non roman. Adjectif : *ōdibilis* (Acc.; rare).

Formes nominales et composés : *odium* : haine et objet de haine ou de dégoût (ancien, usuel; M. L. 6038 a); *odiōsus* : odieux; qui, dans la langue familière, s'est affaibli et n'a plus signifié que « ennuyeux, insupportable » (cf. comme le fr. « c'est odieux »), sens qu'on trouve aussi dans *odium*, cf. *molestus*; *odiōsius*, formation plaisante de Plaute. De *odium* a été tiré à basse

époque le dénominatif *inodiāre* conservé dans les langues romanes (cf. fr. *ennuyer*); cf. ALLG 12, 49, et M. L. 4448 (et *\*odiāre*, 9701); B. W. s. u.; les notes tironiennes ont aussi *odiētās*. *exōsus*; *perōdi, perōsus* : formes renforcées de *ōdi, ōsus*. *Exōsus* a subsisté dans quelques dialectes italiens. M. L. 3028.

La forme de *ōdi* et l'alternance *ōdi* : *ōdium* suffisent à indiquer que le groupe est ancien. Mais aucune langue n'en offre les correspondants exacts. On rapproche *ateam* « je hais » (aor. *ateci*) et v. angl. *atol* « laid » (all. *hässlich*); encore l'a de arm. *ateam* pose-t-il des questions. — Étant donné qu'il y a des rapports tels que celui du gr. *α-άπος* avec lat. *aper* (v., toutefois, ce mot), on est tenté de rappeler ici *got. hatis* « haine » et *hatan, hatjan* « hair » et, par suite, gall. *cawdd* « colère », irl. *cais* « cais » « haine », et enfin le génitif osque *cadeis* « inimicitiae ». Le rapprochement de *odor* n'est qu'une plaisanterie.

**odor** (ancien *odōs*), -ōris m. : odeur (sens propre et figuré), souvent avec la nuance « bonne odeur, parfum », comme le français familier « odeur » (cf. la glose *odor : odoṛta*); et *odorārius*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *odōrus* et *inodōrus* (époque impériale = *ἀνδορύς*); *odōrō, -ās* : exhale une odeur, M. L. 6040?; *odōror, -āris* : flairer, sentir une odeur; et *inodōrō* (Col.); *odōrātus* : qui exhale une odeur; *odōrātus, -ūs m., -rātīō* (rare); *odōrārius* (Plin.) « parfumeur »; *odōrāmen, odōrāmentum* (tardifs) = *θυμιαμα* : parfum; *odōrābilis* (St Ambr.); *odōrātīus* (Ps.-Apul.); *odōrifer* (poétique); *odōrificātus* (St Ambr.); *odōrisequus* (Liv. Andr.); *odefaciō, P. F. 189, 9* (v. *oleō*); *odōristicus*, Diosc. 1, 10.

Varron, L. L. 6, 83, signale aussi une forme *olor* : *littera commutata dicitur odor, olor; hinc olet et odorari (et oloratus) et odoratus*. La forme ne figure pas dans les textes (il n'y a, malgré Fr. Muller, aucune trace de *\*olos* dans Plt., Ps. 841), mais se retrouve dans les Gloses et semble avoir appartenu à la langue parlée, car elle est représentée dans les langues romanes; cf. M. L. 6062. Par *olor*, il est possible de rattacher à *odor* le verbe *oleō*, qui en est difficilement séparable. V. *oleō*.

*Odor* représente un thème en *\*es-* qui est conservé aussi dans gr. *δοσ-ώδης* « qui a une mauvaise odeur », *ω-ώδης* « bien odorant », et en latin même peut-être par *ode-faciō*, etc., avec vocalisme zéro du suffixe, dans le premier élément du gr. *δοσ-φράνισμα* « je sens (une odeur) », tandis que le grec a un autre type : dor. *δῶμα* (hom. ion. *δῶμη*), att. *δῶμη*. La même racine apparaît dans une forme verbale, sans doute un ancien présent radical athématique, représenté par des présents en *\*ye-* : gr. *ὄω*, d'une part, lit. *ūdziū* « je sens (une odeur) », d'autre part. L'arménien a, avec *h* initial ajouté (comme dans d'autres cas analogues), *hot* « odeur » et *hotim* « je sens une odeur », et la forme intensive *hotim* « je flairer », avec un redoublement semblable à celui qu'offre le parfait gr. *ὄσσω*. Pour le verbe, le latin a recouru, comme il a fait souvent, au type de *sedeō*, d'où *oleō, olere* (avec perfectum *olui*, indiquant qu'il n'y avait pas d'ancien parfait, ainsi qu'on le voit par gr. *ὄσσω*). L'l de *oleō*, en face de *odor*, rappelle le cas

de *solum* : *sedeō*, et aussi de *lacruma, lingua*; il y a ici un fait dialectal qui a été souvent discuté; v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 128, avec la bibliographie indiquée, et Goidanich, *Varietà etniche e varietà idiomatiche in Roma antica*, dans Atti d. 1° Congresso di Studi Romani. Festus atteste l'existence d'un ancien *odefaciō*. Une influence de *oleum* est ici possible. — Pour une autre racine se rapportant à l'odeur, v. *fragrāre*.

**offa, -ae f.** : boulette de pâte ou de viande, bouchée : *penitum offam Naevius* (Com. 122\*) *appellat absemen carnis cum coda* : *antiqui autem offam uocabant abseisum globi forma, ut manu glomeratam pultem*, Fest. 282, 12; cf. 260, 15. Ancien, usuel et familier : cf. le proverbe *inter os et offam*; sert de cognomen comme *Offella, -lus Offanius*. Conservé dans les dialectes italiens, M. L. 6041 a, de même que le diminutif *offella*, id. 6042, attesté en latin sous la forme *offella* avec *f* simple. Celtique : britt. *yffl*.

Autres dérivés : *offula*, M. L. 6047; *offarius* (*cocus*), Isid., Or. 20, 2, 26; *offatim* (Plt.).

Terme technique, à *-ff-*, d'origine inconnue.

**offendix, -icis** (Gloss.) f. ? : ancien terme du rituel, désignant les nœuds du cordon servant à tenir l'*apex*; cf. l'explication et l'étymologie populaire données par Festus, 222, 13 : *-ces aut esse Titius nodos, quibus apex retineatur et remittatur. At Veranius coriola existimat quae sunt in loris apicis, quibus apex retineatur et remittatur, quae ab offendendo dicantur. Nam cum ad mentum peruentum sit, offendit mentum*. La forme *offendimentum* qu'on lit dans l'abrégé de Festus semble tirée, par étymologie populaire, de *offendit mentum*.

Survivance latine isolée, dans le vocabulaire religieux, d'une racine qui a été importante en indo-européen, mais qui a tendu à s'éliminer parce qu'elle ne fournissait pas de présent viable. Le présent du type got. *binda* « je lie » provient d'une innovation germanique; la sanskrit a une forme, aussi nouvelle, *badhnāmi* « je lie ». Le grec n'a que des noms : *πείρα* « câble, cordage » (de *\*φενθ-μα*), *πάσμα* (et *πέσμα*) « pédoncule » (chez Hésychius) et *πενθρός* « parent par alliance (beau-père, beau-frère) » en face de lit. *bēndras* « compagnon » et de skr. *bāndhuh* « compagnon, parent par alliance ». Pour le celtique, W. Stokes a rapproché m. irl. *buinne, bunne* « lien », etc. Même formation que dans *appendix*, etc. Quantité de l'*i* inconnue : long?

**offendō** : v. *fendō*.

**offerimenta, -ae f.** : couture, reprise, joint. Mot de Plaute, Ru. 753, dont l'*ū* est attesté par la métrique. Sans doute à rattacher à *fer(r)ūmen* et forgé plaisamment pour équivoquer avec *offerō*; v. p. 229. Sans autre exemple.

**officina** : v. *opus, opifex*.

**officium, -ī n.** : sens premier « travail, exécution d'une tâche, ou tâche à exécuter »; de *\*op(i)-fici-om* (v. *opus* et cf. *artifex, artificium*) dérivé de *opifex*, avec la même réduction que dans *officina* (cf., toutefois, Juret, REL 16 (1938), p. 61). Le mot a pénétré dans la langue du droit public, où il a désigné les obligations d'une charge, les tâches du magistrat, puis les magistrats eux-mêmes; dans la langue philosophique, où il a servi à

traduire το καθήκον « le devoir », cf. Cic., Off. I 3, 8, *perfectum officium rectum uocemus, quod Graeci καθήκονα; hoc autem commune καθήκον uocant*; et, par rapprochement avec *ops, opis*, le « service rendu », cf. Sén., Benef. 3, 18, 1, *officium esse filii, uxoris, earum personarum, quas necessitudo suscitât et ferre opem iubet*, et la « fonction d'un organe, etc. » dans la langue de l'Église, « l'Office » divin. Attesté de tout temps. Non roman. Celtique : irl. *oifc*.

Dérivés : *officiōsus* : conforme au devoir; officieux (Cic.); et *inofficiōsus* (Apl.); *officiōsē* adv.; *officiōsitas* (bas latin, Sid.); *officiperdus* (Cato, Distich.); *officiālis* (époque impériale) : relatif aux devoirs, *libri officiāles*; subst. *officiālis* m., synonyme tardif de *apariōr*, M. L. 6044. irl. *oifcel*.

\***offimentum** n. (sans doute i long) : mot de glossaire, traduit par *πῆλος*, CGL II 138, 18; et *elos*, II 527, 1, que Bücheler interprète par *ῥλος*, faisant dériver le mot latin *a figendo*; cf. *offigō*.

**offūcō, offēcō** : v. faux. M. L. 6046.

**ōhē** (ōhē) : holā! Exclamation familière; cf. gr. ὠή; comme *oi* « aie! » représente *oi, oi*.

**oi, oiei** : hélas!, aie! (Plt., Tér.).

\***ola** : *summi [h]umeri pars posterior*, Isid. 11, 1, 62. Inexpliqué; v. Sofer, p. 16.

**olea, -ae** f. : *campus tellure fecundus, tales enim incolae oleas uocant*. Mot gaulois cité par Grégoire de Tours, Conf. 78, p. 795, 4; cf. M. L. 6050.

**olea, -ae**; **oliua, -ae** f. : olive, olivier; *oliuae columbāres* = *ἐλαῖα κολυμβάδες*; cf. Niedermann, BPhW. 1911, 1433. Masculin tardif *oluius* « olivier » dans l'Oribase latin.

**oleum, -i**; **oliuum, -i** n. : huile [d'olive]. À la différence de *ficus, rosa*, etc., dont l'équivalent se retrouve en grec, mais qui ne viennent pas du grec, *oliua, oleum* proviennent du gr. ἔλαια (F) et sont empruntés à un dialecte qui conservait le F au moment de l'emprunt : cf. *Achiui* de Ἀχαιο (F)ol. Sur la date de l'emprunt, v. Fenestella dans Plin. 15, 1. Comme c'est le fruit qui fournit le produit principal, la forme féminisée du grec ἔλαια (F) désignait à la fois l'arbre et le fruit, l'« olivier » et l'« olive »; la forme neutre ἔλαια (F)ov désignait le produit, l'« huile ». Un masculin ἔλαια (F)os désignait l'« olivier sauvage », lat. *oleāster*.

L'o de *oliua, oliuum* atteste un l vélaire qui est normal devant *ai* et encore devant la forme *ei* (d'où *i* lors de la réduction de *ei* à *i*) issue de *ai* en syllabe intérieure. *Oleum* est issu de \**oleiwm*, représentant \**elaiwon*, comme *deus* de *deiuos*; *oliuum* est rebâti sur les cas obliques *oliui, oliuō*.

Ces mots, entièrement latinisés de bonne heure, ont fourni de très nombreux dérivés à suffixes latins : *oleāceus, oleārius, oleāris, oliuārius, oleōsus*; *oleāginus* (-ginus), -a uitis, Plin. 14, 38; *oleātus*; *oleāmen* (Scribon.); *oleāgō* (Gloss.), *nitor in corpore ex oleo uel sudore* (cf. aussi o. : χαμέλαια, Diosc. 4, 169); *oleāster* (-strum) « olivier sauvage » et variété de buis; *oleāstellus*, cf. pour le suffixe *patrāster*; *oleūm, oliuēum* « oliveraie »; *oliuēta*,

-ae « récolte des olives » (archaïque; cf. Fest. 220, 30), *oleitās, oliuitās*, même sens; *oliuāns* (Plin.), *oliuāns* (Sid.) : qui cueille les olives, cf. (h)olior; composé *oliuifer* (Vg.). Sur *oleomela*, adaptation de ἔλαιον, qui, chez Plin. 15, 32, désigne non l'arbre, mais la gomme qui en découle, v. l'article *mel*. Cf. encore *oleosellum*, sorte de persil (Isid.), déformation de ἔλαιονσέλλων.

Les langues romanes ont conservé *oleum* (en partie sous des formes savantes) : M. L. 6054, *oliua*, 6056, et *oluius*, 6058; *oliuētum*, 6057; *oleārium*, 6051; *oleaster*, 6052.

En celtique : irl. *ola, olegende*; britt. *olew*; germanique : got. *alew* de \**olēwom*; v. h. a. *ol(e)i* « Öl ».

**oleō, -ēs, -ui, -ēre** (doublet *olō, -is, -ēre* dans Plt. Mo. 278; Poe. 268; Afran., Pomp., cf. Non. 147, 1) exhale une odeur, sentir. Ancien, usuel. M. L. 6053. Celtique : v. bret. *eli* « redoleait »; peut-être gall. *eli, elio* « oindre, onguent ».

Dérivés et composés : *olāx, olāciās*, CGL Scal. V 606, 6 et 7; *olor* (v. odor), M. L. 6062; *olitiō* (Scrib. Larg.); *olenticētum*, création d'Apulée d'après *senticiētum*; *oluidus* « qui sent », et, par euphémisme, « qui sent mauvais », cf. *olētum*, neutre d'un adjectif *olētus* « stercus humanum », P. F. 221, 8. Conservé dans un dialecte italien, M. L. 6055 a, ainsi que son dérivé \**olidiāre*, id. 6055 (les gloses ont *olido* : δῖω, CGL II 379, 43). De *olētum* : *olēō, -ās* (Frontin). Cf. peut-être aussi *exolētus* (v. *alō*).

*ol(e)faciō*; *ol(e)factō* (dont un doublet ancien *odefaciō* est attesté par Festus, cf. P. F. 110, 9) : sentir une odeur, flairer; et leurs dérivés : *olfactus, -ūs* m.; *olfactōrium, -riolum* « boîte à parfums », etc., tous tardifs.

*adolē* : exhale un parfum, cf. Thes. I 794, 31, *inolēns, -tis* (Lucr. = ἀνώδης); *obolēō* (Plt.); *perolēō* (Lucr.); *praeolēō* (*praeolō*, Plt., Mi. 41) : sentir d'avance ou de loin; *redolēō* : renvoyer une odeur; sens figuré « sentir (= avoir l'air), respirer »; *subolē* (rare), ne s'emploie qu'à l'impersonnel *subolēt mihi* « l'odeur m'en arrive; je flairer » (sens figuré); *grauē, suāue-olēns* (anciens juxtaposés); *olentia*, dont a été tiré le simple *olentia* (Tert.). V. odor.

**olēri** : v. *aboleō*.

**olēscō** : v. *alō*.

**olim** : à ce moment-là, un jour, une fois. Adverbe de temps marquant l'éloignement par rapport au présent, qui s'emploie du passé comme de l'avenir ou d'un moment quelconque indéterminé, mais non actuel. Prend ainsi le sens de « parfois, quelquefois ». Ce n'est qu'à l'époque impériale (Plin., Tac., Sén.) qu'il prend le sens de *iamdū*. Le *olim oliorum* de Pétrone, Sat. 43, est obscur et peut-être corrompu. Ancien, usuel et classique.

Même thème que *ollus*; pour le suffixe, cf. *ezim, in-terim*.

V. ille.

**olītānus** (-neus) : adjectif glossé *uetustus*. Tardif (Charis., Marcell., Gl.). Adjectif apparenté à *olim, ollus*. Gl.

*olūtāneus, praesentāneus*, qui supposent \**olūtānus* (cf. *olūtānus*, *olūtānus*; v. Thomas, M. L. Havet, p. 514).

**olla** : v. *aula*, M. L. 6059; *ollārius*, 6060.

**olle, ollus, olla** (neutre non attesté) : pronom démonstratif, doublet archaïque de *ille*, encore employé à l'époque de Varron dans des formules fixées; cf. L. 7, 42 : ... *comitiis cum recitatur a praecone, dicitur « olla centuria »... in funeribus indictiuis, quo dicitur « ollus lito datus est »*. Le nominatif *olle* est dans une loi de Servius Tullius citée par Fest. 260, 9, *si parentem puer uerberit ast olle plorassit*. Les poètes usent encore du datif singulier *olli* et des nominatifs et datifs-ablatifs pluriels *olli, ollis*. L'abrégé de Festus, 17, 23, note : *ab oloes dicebant pro ab illis; antiqui enim litteram non geminabant*, et 217, 2, *ollic, illic*. Cf. *olim* et *uls, ultrā*. V. ille.

**olor, -ōris** m. : cygne. Peut-être depuis Lucilius (268 M.); toutefois, le texte (Non. 200, 20) est corrompu. Surtout usité dans la langue impériale (poètes, Plin.). Cicéron et Lucrèce ne connaissent que l'emprunt grec *cygnus*.

Dérivés et composés : *olōrinus*; *olōriifer* (Stace, Claud.).

Le mot ne se retrouve clairement qu'en celtique : gall. *cleirch* (pluriel) « cygnes », irl. *ela* « cygne ». Le grec a des mots de forme voisine, mais de sens différent : gr. *ἐλαφίος*, désignant à ce qu'il semble un oiseau aquatique, mais peut-être faut-il lire *ἐλαφίδος* « héron », et *ἐλα* « oiseau chanteur des marais ». Ailleurs le « cygne » a des noms sans doute tirés de la blancheur de son plumage : ainsi v. h. a. *albiz* et sl. *lebedi*, et ceci conduit à rapprocher avec vraisemblance un groupe de mots signifiant « blanc », v. *albus* et *alica*, avec le renvoi à l'étude de V. Bertoldi. L'italique et le celtique auraient des formes à vocalisme *e* (*olor* de \**elōr* devant l vélaire; cf. *holus*).

\***oluatium** : *Antistius Labeo ait esse mensurae genus*, Fest. 222, 18. Sans autre exemple; peut-être à lire *oliuātium*.

**olus, olusātrum** : v. *holus*.

**omāsium** (*omassum*), -i n. : tripes de bœuf, gras double. Sans doute gaulois, glossé *βόειον κόπαιον λυκαρόν* τῇ τῶν Γάλλων γλώττῃ, CGL II 138, 29. Mot populaire, attesté depuis Naevius.

**ōmen, -inis** n. (*osmen* de Varr., L. L. 6, 76 et 7, 97, est peut-être une forme inventée pour justifier l'étymologie *osmen ab ore*) : présage. Le faux rapprochement de *ōmen* et de *ōs* (Cic., Diu. 1, 45, 102; Festus, P. F. 213, 2) a fait que *ōmen* a souvent le sens de « parole de bon ou mauvais augure; présage donné par la voix », et *ōmen* est souvent en rapport avec *ōmen* : *bona nomina, bona omina*, dit Cic., l. I. Mais la formation \**ōs-men* serait sans exemple et dépourvue de sens; le suffixe d'instrument -*men* s'ajoute à des thèmes verbaux (cf. *lū-men, mā-men, nū-men*, etc.), non à des thèmes nominaux. D'autre part, *ōmen* et son dérivé *ōminōsus* se disent de toute espèce de présages; cf. Vg., Ae. 2, 691, *da deinde auxilium atque haec omina firma*, et Messala ap. Gell. 13,

14, 5, *montem... auibis obscenis ominosum*. Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *ōminor, -āris* (*ōminō*, Pomp.) : présager; *ōminātor, -tiō* (rares); *ōminōsus* (cf. *portentōsus*); *ōminālis* et *in-ōminālis* : de mauvais présage (Gell., Macr.); *inōminātus*, dans *-a cubilia*, Hor., Epod. 16, 38 (calque du grec ἄνομος?).

*abōminor, -āris* (*abōminō*); la forme déponente semble la plus ancienne. Priscien, GLK II 380, 11, note comme une singularité l'emploi du passif par Verrius Flaccus : repousser comme un mauvais présage; et, dans la langue commune, « s'écarter avec horreur de, détester, abominer » = ἐκχερῶσα. Ancien, usuel. Dérivés (presque tous de la langue de l'Église) : *abōminātiō* « fait de repousser » et « chose abominable » (= βδελύγμα); *abōmināmentum*; *abōminābilis*; *abōminōsus*. M. L. 34 (?)

*Omen* représenterait \**aug-s-men* d'après Havet, MSL 4, 223, et s'apparenterait à *augeō, augur*, qui appartiennent également à la langue augurale. On ne peut faire que des hypothèses incertaines. Cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 5, p. 113.†

**ōmentum, -i** n. : membrane grasseuse qui enveloppe les intestins; épiploon ou tablier; par suite « membrane ». Le sens étant « ce qui recouvre, enveloppe », comme *abōmen* (cf. Celse 4, 1; Plin. 11, 204, *o. sunt membranae quae exta continent*, Schol. Pers. 2, 47), on a pu imaginer que *ōmentum* remonte à \**ouimentum* (cf. *ind-uo, ex-uo*), avec réduction dialectale de *ou* à *ō*. Terme technique qui n'apparaît pas avant Catulle, suspect d'être emprunté, comme *omāsium*. La forme *ōmen* (Arn.) est refaite d'après *mōmen, mōmentum*.

Dérivé : *ōmentātus* (Apic.).†

**ommentāns** : v. *maneo*.

**omnis, -e** : adjectif et pronom correspondant pour le sens au gr. *πᾶς, πᾶσα, πᾶν* « tout, toute; tous, toutes », le neutre *omne* traduit dans la langue philosophique le gr. *τὸ πᾶν*. Au singulier, *omnis* a le sens indéfini « toute espèce de »; *omnis homo* « tout homme; l'homme en général »; Cic., Off. 1, 43, 152, *cum omnis honestas manet a partibus quatuor*. Du sens de « en général », on est passé au sens de « dans l'ensemble »; de là des emplois comme Cés., B. G. 1, 1 : *Gallia est omnis diuisa in partes tres*. — *Tōtus* signifie « entier, total »; toutefois, au singulier, *iōtus* et *omnis* s'emploient souvent l'un pour l'autre, même chez Cic. et Cés., e. g. B. G. 3, 8, 1, *omnis orae maritimae*, et 3, 16, 1, *iōtus orae maritimae*.

Dérivé : *omnīnō* adv., « en totalité, entièrement; en tout; en général, dans l'ensemble ». Sert aussi de particule affirmative. Souvent joint à une négation qu'il renforce, comme notre « pas du tout, rien du tout ». Sans doute ablatif d'un adjectif \**omni-in-us*.

Nombreux composés en *omni-*, type *omnimodis*, dont beaucoup sont des imitations littéraires de composés grecs en *παν-* (e. g. *omnipotēns* = παντοκράτωρ).

*Omnis*, bien qu'attesté de tout temps, n'est guère conservé que dans les dialectes littéraires; cf. M. L. 6064. Partout ailleurs, il a été éliminé au profit de *iōtus*, *tōtus*.

Aucun mot pareil ailleurs. Les mots signifiant « tout »



différent d'une langue indo-européenne à l'autre; gr. *πᾶς* n'a pas non plus d'étymologie claire. On pense naturellement à un dérivé de *ops*.]

**onager** (-grus), -grī m. : emprunt au gr. *ὄναρος*; depuis Plaute.

**oncō, -ās, -āre** : braire (se dit de l'âne, Carm. Philom. 55, *oncat assellus*, où un doublet *uncō* est employé en parlant de l'ours, ibid. 50).

L'o initial de ce mot tardif montre qu'il est emprunté au gr. *ὄνκαμαι*; cf. *roncō*.

**onus, -eris** n. : charge, fardeau (s'emploie au propre et au figuré). Ancien, usuel, classique. Conservé en logodorien? Cf. M. L. 6066.

Dérivés et composés : *onustus* : chargé, d'où en bas latin *onustō, -ās*; *onerō, -ās*; *onerārius* : -a *nāuis*; *onerōsus* (poétique et postclassique) et *inonerōsus* (Ignat.); *onerōsius* (Tert.); *dēonerō* (rare); *exonerō* : décharger; *obonerō* (Ruflin). Graphies artificielles *honus, honustus*, en jeu de mots avec *honōs*.

L'o radical ne s'explique pas directement dans un thème en \*-es-. L'a du mot correspondant skr. *dnasah* (gén. *dnasah*) « voiture de charge » est ambigu. Le grec a un dérivé d'un nom radical apparenté dans *ὄνιζ* « chagrin », lesb. *ὄνιζ* et *ὄνιος* « importun, fâcheux ». Le vocalisme de *onus* peut venir d'une forme à vocalisme o de ce nom racine (cf. *honōs* et *pondus*) ou être dû à une assimilation \**enos* > \**onos*, *onus*.

**opācus, -a, -um** : -a *uocantur umbrosa* (Fest. 200, 5) « qui est à l'ombre » (opposé à *apricus*; cf. Cic., Part. Or. 10, 36; Varr., R. R. 3, 14, 2); et par suite « obscur, où la lumière ne pénètre pas ». Ancien (Pacuv.), usuel, classique. A la différence de *obscurus*, ne s'emploie pas au sens figuré. M. L. 6069.

Dérivés et composés : *opācitās* (époque impériale); *opācō, -ās* : ombrager, M. L. 6068, et *inopācō* (Col.); *inopācus* = *ἄσκιος* (Gloss.).

On admet souvent qu'il y a ici un dérivé de la préposition *op-*, *ob-* avec un suffixe \*-āko-. Mais pareil suffixe n'est guère usuel en latin; du reste, il ne s'ajoute pas à des prépositions (le type de skr. *apāka* est tout différent; v. sous *oculus*). Et cette étymologie ne rendrait, en tout cas, pas compte du sens matériel de *opācus*. Donc, étymologie inconnue.

**opalus, -i** m. : opale (Plin., Isid.). Sans doute mot d'emprunt; le grec a *ὀπάλλιος*, qui semble provenir du skr. *ūpalah* « pierre ».

**opera** : v. *opus*.

**operiō** : v. *aperiō*.

**opicus, -a, -um** : autre forme du nom des Osques, cf. gr. *Ὀπικοί* et Fest. 204, 28, employé comme terme d'injure, « ignorant, sot ».

**opifera** n. pl. : v. *ops*.

**opiliō (ūpiliō), -ōnis** m. : 1° berger; 2° sorte d'oiseau, « genus auis » P. F. 207, 11, qui n'est pas autrement connu, peut-être la bergeronnette. Cf. *opunculo*. Ancien (Plt., Cat.), mais rare; la variation *ō/ū* est probablement d'origine dialectale.

Sans doute ancien composé dont le premier terme

serait *ouis* (v. *ouis*) et dont le second n'est pas clair. On explique arm. *hoviw* « berger » par \**owi-pā* « gardeur de moutons ». Cf. gr. *οἰσός*.

**opimus, -a, -um** : gras (souvent joint à *adipalis*, *adipalis, pinguis*); par suite « fertile, riche » : *hostiae opimae, praecipue pingues*; et *opima, magnifica et ampla*, F. 202, 22. Ancien (cf. Lex Numae 4, ap. Fest. 204, 13), usuel, classique. Spécialisé dans le groupe *spolia opima*, qui désignait les dépouilles enlevées par un général romain à un général ennemi qu'il avait mis à mort; cf. Fest. 1. 1.

Dérivés : *opimītās* (rare); *opimō, -ās* (époque impériale); et *Opimius*, nom d'une gens à Rome. Sans rapport avec *Ops*, malgré Festus.

Pas d'étymologie claire; v. Benveniste, BSL 51 (1955), p. 31, qui rapproche gr. *πῆμα* « graisse ».

**opinor** (*opeinor* sur un miroir de Préneste, CIL I<sup>2</sup> 547) v. R. Bloch, Rev. Phil. 1952, p. 181 sqq.). -**aris, -atum, -ari** (doublet archaïque *opinō, -ās*) : avoir une opinion, être d'une opinion; souvent employé en incise, *opinor, ut opinor* (« comme » c'est mon opinion », cf. *ἐποιοῦμαι*). Les autres formes sont rares. *Opinor* et le substantif correspondant *opiniō*, dans la langue philosophique, traduisent *δοξάζω, δόξα*, que les Grecs opposent à *ἀλήθεια, γνῶσις, ἐπιστήμη* et aux verbes correspondants; *opiniō* a pris le sens de « croyance » (pour lequel il n'y a pas de mot apparenté à *crēdo*, et que *fides* ne rend pas), souvent avec la nuance accessoire de « croyance imaginaire ou fausse », ainsi Cic., Scaur. 7, *apud homines barbaros opinio plus ualet saepe quam ratio*; *opiniātus* celui de « imaginaire » : -a *bona, male*. Synonyme de *δόξα*, il est aussi devenu synonyme de *fāma* au sens de « réputation, renommée »; de là, à basse époque, *opiniātus* au sens de « célèbre, fameux ». Au sens philosophique de *opiniō* se rattachent *opinābilis*, qui traduit le gr. *δοξαστός*, *opinātiō* = *δόξασμα*, *opinātor* = *δοξαστής*, tous deux créés par Cicéron, sans doute d'après Platon (sur le sens de *opinātor* « collecteur de blé pour l'armée », v. les Cod. Iust. et Theod., St Aug., Epist. 268, 1); *opiniōsus* (Tert.). Lucrèce crée *opinātus* (4, 465) parce que *opinātiō* n'entre pas dans l'hexamètre. Ancien (Naev., Plt.), classique. M. L. 6073 a *opinio*.

Autres dérivés et composés : *adopinor* : création de Lucr. 4, 816, pour traduire *προσδοξάζω*; *inopinātus, necopinātus* (classique, Cic.) « inattendu », sur lequel a été fait sans doute analogiquement *inopināns* (unique ment dans les historiens, non dans Cic.); *necopinātus, inopinūs, necopinūs*. Il est difficile de dire si *opinor* est dérivé de l'adjectif *opinus* que supposent les composés *in-* et *nec-*opinūs ou si, au contraire, *inopinūs, necopinūs* sont refaits d'après *in-* et *necopinātus*. L'apparition tardive de *in-* et *nec-*opinūs, qui ne sont attestés qu'à partir de Virgile, donnerait à croire que ce sont des formes créées sur *opiniō* d'après le modèle grec *δόξα, ἄδοξος*. Cf. *anhēlus* et *festinus*.

On a rapproché le groupe de *optiō, optāre* : *opiniō, opināri* seraient dérivés d'un thème en \*-yen-, fait sur \**op-*. Mais le sens diverge et la formation serait d'un type sans doute unique en latin (cf., toutefois, *festinō*). Donc étymologie obscure.

**opiō** : v. *optiō*.

**opiter** (ō) : est cuius pater auo uiuo mortuus est, dūdo uocabulo aut quod obitu patris genitus sit, aut quod a uero ob patrem habeat, i. e. pro patre, P. F. 201, 17. Usité seulement comme prénom; cf. T.-L. 2, 17, 1 et 54, 3. L'orthographe par *o* et la quantité brève de l'*o* (Sil. Ital. 10, 13) excluent que l'on ait ici un composé de *auos* et de *pater*, composé dont la structure serait, du reste, contraire aux règles. Le premier terme de ce composé est donc indéterminé.

**opitulator** : v. *ops*.

**oportet, -uit, -ēre** : impersonnel « il faut », *dei* (comme pour *libet*, etc.), quelques traces de pluriel, e. g. *oportuerunt*, Caec.; *oportebant*, Tér., plus fréquentes à basse époque, v. Souter, s. u.). Marque à l'origine la convenance, le devoir moral plutôt que la nécessité; c'est ainsi que Cicéron oppose *oportet* « il est bon de, expédient de » à *neccesse est* « il est nécessaire de », *opus est* « il est besoin de »; e. g. Verr. 2, 4, 39, § 84, *tamquam ita fieri non solum oportere, sed etiam neccesse esset*; et Att. 13, 25, 1, *hoc fieri oportet et opus est*. Cf. encore Enn. ap. Cic., Tu. 2, 17, 39, *qui alteri exitum parat, cum scire oportet sibi paratam pestem... parem* (il est bon qu'il sache...). A servi ensuite à exprimer l'idée de devoir, d'obligation, Cic., Or. 22, 74, « *oportere* » enim perfectionem declarat officii, quo et semper utendum est, et omnibus; « *deceere* » quasi aptum esse consentaneumque tempori et personae. Ancien, usuel et classique. Formes romanes rares et douteuses. M. L. 6075. Pas de dérivés. Dans la langue familière, comme le fr. « devoir », sert à indiquer une probabilité, e. g. Plt., R. 568, *meas oportet intus hic esse mulieres* « Ce doit être... ». A été expliqué comme issu de \**op-uortet*, de \**uortetō* qui s'apparenterait à *uertō* (cf. *τροπέω, τρέπω* et, pour le sens, *καθίπτει*). Mais le latin n'a pas, sans préverbe, de verbe pareil à v. sl. *vrūti* « tourner », et l'étymologie reste en l'air. Rapproché de *opportūnus* par les Latins, d'où la graphie *opportet* fréquente dans les manuscrits et, inversement, *oportūnus*.

A été expliqué comme issu de \**op-uortet*, de \**uortetō* qui s'apparenterait à *uertō* (cf. *τροπέω, τρέπω* et, pour le sens, *καθίπτει*). Mais le latin n'a pas, sans préverbe, de verbe pareil à v. sl. *vrūti* « tourner », et l'étymologie reste en l'air. Rapproché de *opportūnus* par les Latins, d'où la graphie *opportet* fréquente dans les manuscrits et, inversement, *oportūnus*.

**opportūnus, -a, -um** : v. *portūnus*, sous *portus*.

**opporior** : v. *periculum*.

**oppidum, -i** n. : 1° ville fortifiée, place forte; puis ville, en général, par opposition à *vrbs*, réservé à Rome; de là *oppidānus* (par opposition à *urbānus*) « provincial »; cf. Cic., Brut. 69, 242, *oppidanum et inconditum genus dicendi*; *oppidāni* chez les historiens désigne aussi « les habitants d'une place forte assiégée », et par suite les « assiégés »; 2° synonyme de *carcerēs* « barrières du cirque », endroit d'où s'élancent les chars; cf. Varr., L. 5, 153, *in circo primum unde emittuntur equi, nunc dicuntur carceres, Naeuius oppidum appellat*; et P. F. 201, 6 sqq. Ancien (Plt., Enn.), usuel et classique.

Dérivés et composés : *oppidulum* (Cic., Hor.); *oppidātum* (Suét.); *oppidāneus* (Cod. Theod.); *inoppidātus* (= *ἀδόκητος*; tardif et rare).

A la même forme, mais sans rapport de sens immédiatement visible, se rattache :

**oppidō** : adverbe de la langue familière, synonyme renforcé de *multum* qui appartient surtout à l'époque républicaine et était tombé en désuétude au temps de Quintilien; cf. I. O. 8, 3, 25. L'abrégié de Festus, P.

F. 201, 9 sqq., en donne une étymologie peut-être populaire : *oppido ualde multum. Ortum est autem hoc uerbum ex sermone inter se confabulantium, quantum quisque frugum faceret, utque multitudo significaretur, saepe respondebatur quantum uel oppido satis esset. Hinc in consuetudinem uenit ut diceretur oppido pro ualde multum. Itaque si qui in aliis rebus eo utuntur, ut puta si quis dicat « oppido didici, spectauī, ambulauī », errant quia nulli eorum subici potest, uel quod satis est.*

*Oppidō* est l'ablatif n. d'un adjectif pris adverbiallement, qui rappelle gr. *ἔμπροσθεν* « solidement, fermement ».

Sur la façon dont *oppidum* peut se rattacher et à *oppidō* et au substantif indo-européen représenté par skr. *padām* « pas, trace de pas, lieu, place », gr. *πέδον* « sol, terre », arm. *het* (gén. *hetoy*) « trace de pas », omb. *pefūm, persom-* « trace », on ne peut faire que des hypothèses incertaines. — Le nom de la « citadelle » représenté par skr. *pūr*, lit. *pilis*, gr. *πόλις* (*πόλις*) n'est pas attesté hors de ce groupe oriental de l'indo-européen. Le germanique et le celtique ont des dénominations isolées : v. h. a. *burg*, etc., et gaul. *dūnon*. Le lat. *oppidum* est aussi propre au latin.

**oppilō, -ās, -āui, -ātum, -āre** : boucher (un vase, une porte, etc.); *oppilātio*. Comme *obtūrō*, attesté depuis Caton jusque dans la Vulgate. Demeuré dans quelques dialectes romans, dont certaines formes supposent un doublet \**appilāre*, M. L. 6076 (cf. *obtūrāre* et \**attūrāre*). De *pilō* (v. *pila*) ou de *pīlum*?

**opportūnus, -a, -um** : v. *portūnus*, sous *portus*.

\***ops, opis** f. (le nominatif singulier du mot en tant que nom commun n'est pas attesté; en tant que nom propre, il existe un nominatif *Opis*, Plt., Ba. 893, *Minerua, Lato, Spes, Opis* [opes B obs C] *Virtus, Venus*; et P. F. 203, 19, *Opis dicta est coniunx Saturni*; mais *Opis* est une formation secondaire comme *bouis, Iouis, canis*, etc.; l'ablatif singulier est toujours *ope* dans les textes (*opid* de l'inscription falisque de Sardaigne, CIL I<sup>2</sup> 364, est analogique comme *bouid, coventionid*; cf. Ernout, *Textes arch.*, n° 62), *Ope*; on ne peut tenir compte de *opi* que Varron emploie à l'appui d'une fausse étymologie : *oppidum ob opi dictum*, L. L. 5, 141, ni de *inopi*, usité par les poètes dactyliques pour éviter le tribrache *inōpē*, et qui n'est pas plus probant que *memori*, etc.; le génitif pluriel est toujours *opum*).

Le sens est : 1° abondance; d'où « ressources, richesses, force », cf. Cic., Att. 14, 14, 5, *omni ope atque opera entiar*; souvent au pluriel collectif dans ce sens : *opēs*, cf. *diuitiae, cōpiae*; 2° aide, assistance (o. *ferre, petere*, etc.). Personifiée et divinisée dans la déesse *Ops Constua, Opis*, femme de Saturne, déesse de l'Abondance (sur *ope totesiai* de l'inscription de Duenos, v. Goldmann, *Duenosinschr.*, 109 sqq.); cf. P. F. 203, 18 : *Opis dicta est coniunx Saturni, per quam uoluerunt terram significare, quia omnes opes humano generi terra tribuit...*; de là : *Opalia dicebantur dies festi quibus Opi supplicabatur*, P. F. 201, 3. Cette personnification montre que *ops* appartenait d'abord au parler rustique (sabin). La langue a évité le monosyllabe du nominatif; il en est de même pour le composé *cōps*, cf. plus bas. Les autres cas de *ops* se rencontrent plutôt à l'époque

républicaine; sous l'Empire, ils sont surtout du vocabulaire poétique, et l'emploi s'en raréfie à mesure que l'on avance. Non roman.

Dérivés et composés : *opulentus* (et plus rarement *opulēns*, refait sur le superlatif *opulentissimus*, d'après *benevolentissimus/benevolēns, benevolus*; cf. pour le suffixe *luculentus, fraudulentus*, etc.) : riche en, abondant en (avec l'ablatif); ou, absolument, « riche, abondant »; *opulentia* (ni dans Cic., ni dans Gés.) et pl. *opulentiae* = *diuitiae*; *opulentūs* (Plt., Caec.) ; *opulentō* (rare, époque impériale); cf. aussi *opulēscō* (-*liscō* dans *Furius Antias* ap. Non. 148, 15).

*opifer* : qui porte secours; sur *opisphora, funes quae cornibus antennae dextra sinistraque tenduntur retrouerso*, Isid., Or. 19, 4, 6, v. Sofer, p. 30 et 170, et Rich, s. u. *opiferae*. On a supposé une déformation, par étymologie populaire, de *ὀπείρα*, même sens.

*Opigena*, épithète de Junon, fille d'*Ops*, interprétée par la croyance populaire en « *quae opem gignit* »; cf. P. F. 221, 6, *Opigenam Iunonem matronae colebant, quod ferre eam opem in partu laborantibus credebant*.

*opiparus* (archaïque) : abondant en ressources, richement préparé, abondant; *opipare* (joint à *opimē* dans Plt., Ba. 373); *opitulus*, -i m. : *O. Iuppiter et Opitulator dictus est, quasi opus lator*, P. F. 201, 20. De là : *opitulus*, -*āris* (*opitulō*, Liv. Andr.) : « porter secours », rare et archaïque; Cicéron l'emploie encore, mais sous l'Empire ne semble plus attesté après Pline; *opitulatiō* (Arn., Dig., Vulg.); *opitulatus* (Fulg.).

\**cōps*, \**cōpis* (attesté seulement à l'accusatif et à l'ablatif singuliers *cōpem* et *cōpi*) : abondamment fourni de, riche. Rare et archaïque, détrôné par le dérivé de *cōpia*, *cōpiōsus*. De \**cōps* dérive :

*cōpia* : abondance, ressource, secours. Passé en irl. *cób*, *coip*. Personnifié et divinisé : *cōpia* qui remplace *Ops*, cf. *Cornū Cōpiaē*; au pluriel *cōpiaē*, spécialisé dans la langue militaire au sens de « ressources en hommes, forces, troupes »; *cōpiōsus*, *cōpiōsē*, *cōpiolae*, *cōpior*, -*āris*, *cōpiārius*, *cōpiōsūs*, tous rares et tardifs.

*inops* adj. : dépourvu de, sans ressource; *inopia* : manque; *i. argentī* : dénuement, disette; *inopiōsus* (Plt., formation plaisante, cf. *iēniōsus*, d'après *cōpiōsus*).

Enfin, à *ops* il faut rattacher la glose *opio* : *ὀπρωό*, CGL II 319, 5; et l'adjectif : *optumus, optimus* (formes isolées *optuma*, CIL VI 1958 [I\* 1206]; *optumae*, VI 17415, d'après *Opis*) : très bon, le meilleur, excellent. Sert de superlatif à *bonus*. Adverbe : *optumē*, *optimē* « très bien, fort bien ». Usité de tout temps; non roman.

Dérivés : *optumās* (*optimās*) adj. : qui appartient aux *optimi*; usité surtout au masculin pluriel substantif, *optimātēs*, -*ium*, qui correspond au gr. *οἱ ἀριστοί* : le parti aristocratique, « les riches »; *optimūs* (Mart. Cap.).

Survivance d'un nom d'action radical dont d'autres représentants indirects sont signalés sous *opus*, qui appartient à la même racine. Cette racine, qui a été beaucoup employée dans la langue religieuse, désignait l'activité productive. Avec le suffixe complexe \*-n-es- qui sert pour indiquer les biens, les profits, le sanskrit a

*āpnaḥ* « produits, biens, propriété », hitt. *happina-* « richesse ». On rapproche aussi lit. *āpstas* « abondance, provision », *āpstūs* « riche »; mais, si le rapprochement est juste, il vaudrait mieux partir du type de *opus*.

\**Cōps* et *inops* présentent le second élément sous la forme athématique régulière; cf. *compos*, etc.

Le superlatif *optumus* rappelle, pour le sens, des formations telles que *bhāgavān* (littéralement « pourvu de richesses ») et *maghāvān* en sanskrit. L'Avesta a, avec une valeur religieuse assez souvent, *svōitō* « le plus utile, le meilleur », en face de *savō* « profit » et de *sūrō* « fort ». L'idée de « le meilleur » a, dans plusieurs langues, une expression indépendante de celle de « bon », ainsi en grec, en slave, en germanique, en celtique.

**opsōnium** (ob-), -i n. : provisions de bouche, marché. Emprunt au gr. *ὀψώνιον*; la graphie *ob-* au lieu de *op-* a été influencée par le préverbe *ob-* (cf. *absinthium* et *ἀψίνθιον*). A *opsōnium* correspond un verbe de formation toute latine *opsōnō* (ou *opsōnor* déponent) qui traduit le gr. *ὀψωνέω* (cf. *anclō* et *ἀντλέω*). Fréquentatif *opsōniō* dans Caton, d'après Fest. 220, 15. De *opsōnāre* dérivent *opsōnātiō*, -*tor*, -*tus*, -*ūs*. Ces termes appartiennent surtout au vocabulaire de la comédie et de la satire. Emploi figuré dans Cic., Tu. 5, 97. Non romans; mais le v. angl. a *oefesne* (avec substitution du préfixe *ab-* à *ob-*).

**optiō**, -*ōnis* f. et m. : 1° faculté ou liberté de choisir; libre choix; 2° dans la langue militaire, a le sens concret de « adjudant choisi par le centurion » et, naturellement, le genre masculin; cf. P. F. 201, 23 : *optio est optatio, sed in re militari optio appellatur is quem decurio aut centurio optat sibi rerum priuatarum ministerium, quo facilius obeat publicis officia*; et F. 216, 23 : *optio qui nunc dicitur, antea appellabatur accensus. Is adiutor dabatur centurioni a tribuno militum. Qui ex eo tempore <quo optare> quem uelint centurionibus permittitur, etiam nomen ex facto sortitus est. Pour le passage du sens abstrait au concret, cf. *uigiliae, opera* et, pour la déclinaison, *centuriō, decuriō*. De ce nom dérive *optiōnātus* « ut decurionatus, pontificatus dicitur, ut Cato... », F. 220, 9.*

Dérivés et composés de *optiō* f. : *optiūsus* : choisi (rare, époque impériale), sans doute tiré du composé *adoptiūsus*, plus ancien (Scipio min.) : -i *uocantur hi (tutores) qui ex optione sumuntur*, Gai. Inst. 1, 154 (opposé à *datiūsus*); *adoptiō* « choix » et, dans la langue du droit, « adoption »; *adoptiūsus*, opposé à *nātūralis*.

*Optiō* est le substantif verbal d'un verbe \**opiō* « je choisis » non attesté, mais dont une trace paraît subsister dans la glose de P. F. 222, 24, *praedotant* (l. *praedoptant*?), *praepotant*. \**Opio* a été remplacé par le fréquentatif :

*optō*, -*ās* (*optor*, Fulg., Peregr. Aeth.) : choisir; cf. Plt., Ru. 852, *opta ocus : rapi te... mauis an trahi*; sens ancien, repris par la langue de la poésie impériale; et dans l'usage courant et classique : « choisir dans son esprit, souhaiter »; *optātiō* (Cic.), -*tor*, -*tus*, -*ūs* (tardifs); *optābilis* et *inoptābilis*; *inoptātus*; *optātūsus* (terme de grammaire, scil. *modus* = ἡ εὐκταῖς ἐκτατικὴ), v. irl. *optāu* (savant); *adoptō*, qui a pris un sens technique dans la langue du droit « adopter »; *adoptātiō*, -*tor*,

-*icius*; *cooptō* (*cōptō*) « choisir, élire par cooptation »; *cooptātiō*; *exoptō* « souhaiter vivement »; *praecooptō* (synonyme de *mālō*, fréquent et classique, non cicéronien); *red-optō* (Tert.).

*Optāre*, bien qu'usité de tout temps, est peu représenté dans les langues romanes; cf. M. L. 6077.

On rapproche ombr. *u petu* « déligitō, optātō » et *opeter* « lecti », osq. *u fteis* « uolūtātis » (cf., toutefois, *De voto*, T. E. 351, et *Vetter*, *Hdb.* 204 et 43). Le rapprochement proposé avec tch. *japati* « observé », v. sl. *ne-rūs-apnū* « inopinément » est trop isolé pour inspirer confiance. — A cause du vocalisme *o*, qui indique un ancien présent athématique, on peut penser à rapprocher hitt. *epmi* « je saisis », où serait conservé le vocalisme *e* (et arm. *unim* « je possède, j'ai »?). L'a de lat. *apiō* serait un *a* ajouté à l'initiale et n'indiquerait pas un ancien vocalisme; du reste, le latin a *co-ēpi*, avec le vocalisme *ē* (v. *apiō* et *coēpi*). Simple hypothèse.

**optumus** (*opti-*); *opulēns*, -*lentus* : v. *ops*.

**opulus**, -i f. : érable montagnard (Colum. 5, 7, 1) ou viorne obier, appelé aussi *rumpōtinus* d'après Pline. Attesté depuis Varron, R. R. 1, 8, 3 qui attribue le mot aux *Mediolanenses* : *ut M. faciunt in arboribus quas uocant opulos*; cf. Plin., H. N. 14, 12. Peut-être celtique (cf. *ebulus*). Conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 6078 (cf. aussi all. *Affolder* « Ahorn ») et *Pedrotti-Bertoldi*, *Nomi dialettali*, p. 4. Rapproché de *ἀπὸλλων* *ἀπὸλλος* par Cuny, MSL 19, 213; v., toutefois, *pōpulus*.

\**opunculō* : *quod opilionis genus cantus imitantur*, P. F. 207, 12. Sans autre exemple. Lire *opi(ki)unculō* (Lindsay)?

**opus**, -*eris* n. : travail, ouvrage, surtout au sens concret de « produit du travail, œuvre (gr. *ἔργον*) »; cf. *opus facere* « faire un travail », *opera* « les travaux », *opifex*, etc. Le terme général se spécialise dans les langues techniques; se dit notamment du travail des champs (à côté de *labor*); des « ouvrages » de défense dans la langue militaire; des « ouvrages » d'un auteur, des « œuvres » d'un artiste; des « bonnes œuvres », *bona opera* traduisent καλὰ ἔργα, dans la langue de l'Eglise. Quelquefois s'emploie dans la langue familière avec un sens affaibli, voisin de *rēs* (cf. *facinus, negotium*). A servi aussi à former des locutions adverbiales : *magn(ō) opere, tant(ō) opere, quant(ō) opere, nimi(ō) opere*, qui ne sont que des renforcements de *multum, tantum, quantum, nimium*.

Un emploi spécial de *opus* est dans la locution *opus est* suivie de l'ablatif-instrumental de la chose dont on a besoin et du datif de la personne intéressée : *mihi opus est aliquā rē* « il y a du travail, il y a une affaire pour moi avec quelque chose », d'où « j'ai besoin de quelque chose », cf. le fr. « besoin » et « besogne ». Pour la différence entre *opus esse* et *indigere* ou *necesse esse*, v. Cat. ap. Sén., ad Luc. 94, 28; Sén., ad Luc. 9, 12. Quand le complément de *opus esse* était un verbe, il était à l'ablatif du supin ou du participe passé neutre : *maturato opus est, quod scitu opus est*, constructions qu'on trouve encore dans Cicéron. Mais des influences analogiques se sont exercées et, d'autre part, la tendance du latin à

substituer la tournure personnelle à l'impersonnel a agi également sur *opus esse* : de là des constructions comme : *materiam, et quae opus sunt, dominus praestabit*, Cat., Agr. 14, 3; ou comme *puero opus cibum*, Plt., Tru. 902; *ad consilium pensandum temporis opus esse*, T.-L. 22, 51, 3 où le génitif a été introduit analogiquement d'après les verbes du type *egeō, indigere* par exemple; chez Columelle 9, 1, 5, on voit apparaître *opus habere* que blâme le grammairien Diomède, GLK I 316, 32 sqq., *ut Graeci dicunt ἔχειν ἔργον... nos non dicimus opus habere, sed opus est mihi*. Cet emploi de *opus* dans le sens de « besoin » a subsisté dans quelques langues romanes, cf. M. L. 6079, tandis que *opera* subsistait avec le sens de « œuvre ». A *opus* neutre concret correspond, en effet, un féminin désignant le « travail » au sens abstrait, qui n'est sans doute que le pluriel collectif de *opus*, devenu féminin :

*opera*, -*ae* f. : activité du travailleur (souvent joint à *cūra, studium*, opposé à *otium*) : cf. *operam dare, praebere* « donner ses soins, son travail », s'occuper de »; *dediā opera* « en y donnant tous ses soins », c'est-à-dire « à dessein »; *operā* « par expérience »; *operae pretium est* « il y a prix pour le travail », c'est-à-dire « il y a intérêt à ». La différence entre *opus* et *opera* a été bien sentie des Latins; cf. CGL V 36, 5 (Plac.) : *opera et operam, opera sunt artes singulorum et (id est, Deuerling) artificum, operam uero adiutorum esse cognoscimus*. — *Opera* peut s'employer aussi dans le sens concret. Il désigne alors : 1° dans la langue rustique, une journée de travail, cf. Varr., R. R. 1, 18, 2, *quaternis operis singula iugera (confodere)*; 2° un journalier, un travailleur (surtout au pluriel); cf. Col. 3, 21, 10, *plures operas conducere*. Cf. le double sens du fr. « manœuvre » (mais avec un changement de genre). Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6070. Celtique : irl. *opair* et *opred* « opérātus », britt. *ober*.

Dérivés et composés : 1° de *opus* : *opusculum* : petit ouvrage; et surtout « petit ouvrage littéraire, opusculum ».

*opifex* c. (fait sur *opus*, comme *mūnifex, hominida, uolnificus*, etc.) : ouvrier, artisan; d'où *opificō*, CGL II 476, 46; *opificium* (Varr., Apul.). Contracté en *officium* (v. ce mot), a pris une acception spéciale et s'est détaché de *opus*; *officina* (*opificina* dans Plt., Mi. 880) : atelier, fabrique. Terme général, susceptible d'acceptions plus précises dans des langues techniques, ainsi : 1° poulailler, volière (= *ὀρνίθεον, aviārium*); 2° forge (cf. *fabrica*), cf. ital. *fucina*, M. L. 6045; 3° atelier où l'on fabriquait la monnaie; de là, à l'époque impériale, *officinātor*, -*trix*. Détaché de *officium* à mesure que celui-ci a développé son sens moral.

2° de *opera* : *opella* : petit travail (rare, poétique); *operōsus* : laborieux (sens actif et passif « travail laborieux » et « homme laborieux »), cf. gr. *ἐργώδης*; *operōsūs* (Tert.); *operārius* : relatif au travail; subst. *operārius*, -*a* : ouvrier, ouvrier, M. L. 6072.

A *opus* comme à *opera* peut se rattacher le dénominateur : *operor*, -*āris* (et *operō*, -*ās*, attesté à basse époque et conservé dans les langues romanes, M. L. 6071) : travailler, accomplir un travail; et spécialement « accomplir une cérémonie religieuse », c'est-à-dire la tâche



que réclament les dieux : *operari est deos religiose et cum summa veneratione sacrificiis litare*, dit Non. 523, 8, qui cite, entre autres, Vg., G. 1, 339, *sacra refer Cerer, laetis operatus in herbis* (cf. Properce, 1, 33, 2); sens conservé encore dans la Peregr. Aeth. 15, 2 et qui apparaît aussi dans l'emprunt v. h. a. *oparōn* « sacrifier ». Cf. *epulae*. Il est à remarquer que le dérivé *operator* (et aussi *operātiō*, cf. *operatiōnēs dēnicālēs*) a conservé l'ancien sens religieux qui est dans skr. *apaḥ* et ne se trouve plus dans *opus* ni dans *opera*.

Dérivés tardifs : *operator*, -*trix*, -*tōrius*, -*tiuus*, -*tiō* (langue de l'Église); *cooperator*, -*tor*. Cf. aussi *inoperator* (Itala = *ἐπεσφύμαι*) et *inoperō*, et M. L. 190, \**adoperāre*; 2152, \**conoperāre*; 3025, \**xoperāre* > ital. *scioperare*; et *inoperātus*. Le germanique a emprunté *operāri* (v. plus haut) et *operārius* : m. franc. *opperer*.

Le mot *opus*, apparenté au nom d'action *ops*, *opis*, se retrouve dans skr. *apaḥ* (gén. *apasah*) « œuvre ». Le vocalisme latin *o* vient du nom radical *op-*. Pareille action s'observe en védique, où existe *apaḥ* « action religieuse, sacrifice », avec la voyelle longue attestée par v. h. a. *uoba* « fête », *uoban* « exercer » (et m. h. a. *uobo* « agriculture »). Le vocalisme *e* figure dans lat. *epulae*; v. ce mot. Le germanique a de plus v. isl. *afl* « force », *afla* « préparer, gagner », etc., et *efna* « accomplir », *efni* « matériel à employer ». Un dénominatif semblable à *operāri* se retrouve en osque et en ombrien : osq. *ūp-sannam* « operandam », pft. 3 sg. upsed, 3 p. pl. upsens; ombr. impér. *osatu* « operator », part. *oseto* « operāta » (osq. upsatuh « operāli »; cf. pélign. *upsaseter* « operārētur » (passif)).

**ōra**, -**ae** f. : *orae extremae partes terrarum*, i. e. *maritimae dicuntur, unde et uestimentorum extremae partes, quae quidem et primae dici possunt. Caecilius in Aethrione usus est pro initio rei, cum ait* (3) : « *oram reperire nullam, quam expediām, queo* », Fest. 196, 31 ; « bord » (d'un vase, d'une blessure, d'un vêtement, etc.); spécialement « bord de la mer » (*litus, ripa*); et aussi « zone, région »; cf. Enn., A. 114, *luminis oras* « les bords de la lumière », c'est-à-dire la région où aborde le nouveau-né au sortir des ténébres. Attesté de tout temps. Les représentants romans remontent à *ōra* et *ōrum*. M. L. 6080. Celtique : irl. *or*.

Dérivé : *ōrarius* : cōtier (technique, Pline).

Le sens de « bord d'un vêtement » a dû s'exprimer aussi par un diminutif \**ōrula*, avec un dénominatif \**ōrulare* que supposent les formes romanes du type « ourler » (panroman, sauf roumain). M. L. 6108; B. W. s. u.

L'adverbe *cōram*, qu'on ne peut séparer ni de *ōs* ni de *ōra*, indique que, malgré la forte déviation de sens, *ōra* doit être un dérivé de *ōs* : v. ce mot.

**ōra**, -**ae** f. : câble. Peut-être est-ce le même mot que *ōra* « rivage » employé dans la langue nautique avec le sens technique de « câble qui attache le vaisseau au rivage », par opposition à *ancorāle* « câble de l'ancre »; cf. T.-L. 22, 19, 10; 28, 36, 11; Quint. 4, 2, 41. V. Niedermann, dans Glotta 19, 5 sqq.

**ōrārium** : v. *ōs*.

**ōrāta** : v. *aurum*.

**orbis**, -**is** m. (ablatif ancien *orbī*; nominatif récent

*orbs* (d'après *urbs*?), Venant. Fort., Carm. 8, 5) : rond, cercle (plat ou creux, par opposition à *globus*); spécialisé dans différentes acceptions : *orbis terrae, terrarum* « cercle des terres, terre »; dans la langue militaire, *orbem facere* « former le cercle »; dans la langue astronomique, « cercle du Zodiaque »; *o. lacteus* « voie lactée »; orbite, roue, disque; poisson lune, etc. Ancien, usuel. M. L. 6083.

Dérivés : *orbitus* (rare) : en forme de roue; *orbūla* f. : 1° trace de roue, ornière (cf. *orbitōsus* « plein d'ornières », *exorbitāre* « dévier de la route tracée »); puis « trace » en général; 2° course, orbite (de la lune). M. L. 6084, *orbīta* (avec *ō*?, ou plutôt *o* fermé?); B. W. ornière.

*orbiculus* : roulette, poulie, M. L. 6082; *orbicularis* « cyclamen » (Marc., Ps.-Ap.) et « envie, orgelet », d'après gr. *πτερόγον*; *orbiculātus*; *orbicular* (Gloss.). Cf. peut-être aussi *orbicalus*, *urbicalus* « panaris » (Orib.; cf. A. Thomas, Mél. Havet, 520).

On a souvent rapproché gr. *ἐρέφω* « je couvre », *ἐρέφω* « roseau (couvrant une maison) », *ἐρέφω* « toit ». Mais ni la forme de la racine, qui est \**rebh-* pour le mot grec, ni le sens ne recommandent ce rapprochement. Étymologie obscure.

Ombr. urfeta, qu'on traduit par *orbīta*, T. E. II b 23, doit désigner un objet de forme circulaire (cf. *orbes aenei* dans T.-L. 8, 20, 8) tenu en main dans une cérémonie religieuse.

**orbis**, -**a**, -**um** : « privé de » (déjà dans Enn., Plt.); et spécialement « privé de ses parents, orphelin, orpheline » ou « privé de ses enfants »; cf. P. F. 195, 9, *orba est quae patrem aut filios quasi lumen omisit*; quelquefois *orba* s'emploie avec le sens de « veuve ». Les dérivés et composés ont également le double sens : *orbitās, orbitūdō* (archaïque); *orbō, -ās* et ses dérivés; *orbifecō* (Accius); *orbefaciō* (Gloss.); *Orbōna*. Ancien, usuel, classique.

On trouve dans Ov., M. 3, 518, *orbis lumine*, dans Pline 7, 124, *orbis luminis* « perte d'un œil ». *Orbus* a été employé absolument dans le sens de « privé de la lumière, privé de ses yeux », comme le grec moderne *πηρός*; cf. la glose de Festus citée plus haut, Apul., Met. 5, 9, 2, *exorbāre*, Act. Petr. 20, p. 67, 15, et les gloses du type *orbis* : *πηρός, ὀρφανός, τυφλός*. Le rapprochement de *orbis* au sens de « orbite, œil » (cf. Vg., Ae. 12, 670, *ardentes oculorum orbes ad moenia torsit*; Ov., Am. 1, 8, 16, *gemino lumen ab orbe uenit*) a pu jouer un rôle dans cette spécialisation. C'est avec le sens de « aveugle » que *orbis* est demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 6086, *orbis*; B. W. *orvet*; M. L. 3026, *exorbāre*, tandis que le sens de « orphelin » était assuré par le représentant de *orphanus*, emprunt au gr. *ὀρφανός*, attesté dans la langue de l'Église (M. L. 6105). V. Löfstedt, Syntactica, II, p. 374 sqq.

Cf. arm. *orb* (gén. *orboy*) « orphelin » et gr. *ὀρφο-* (dans *ὀρφοβόται. ἐκτροποὶ ὀρφανῶν*, Hés., etc.), d'où le dérivé *ὀρφανός* « vide, dénué de » et « orphelin ».

Got. *arbi*, irl. *orbe* (si toutefois le mot germanique n'est pas emprunté au celtique) « héritage » présentent un développement de sens comparable à celui de *hērēs*. Les deux mots, à l'origine, signifiaient « privé » (de son père). Une différenciation s'est opérée en latin. Le dé-

rivé *hērēs* de la racine \**ghēr-* a pris le sens de « héritage », tandis que *orbis* a gardé le sens de « orphelin ». L'allemand *Arbeit* appartient aussi à cette famille.

**orca**, -**ae** f. : *genus marinae beluae maximum, ad cuius similitudinem uasa ficaria dicuntur; sunt enim teretes atque uniformi specie*, P. F. 195, 4 : 1° orque, épaulard (cf. Plin. 9, 12); 2° vase à gros ventre, tonne (à vin, à poisson salé); cornet à dēs (Pompon.). Sert aussi de surnom. M. L. 6087, *orca*. En germanique : v. angl. *orc* « Krug »; néerl. *orck* « bēlua maritima ».

Dérivés : *orcula* (Caton), *orculāris*, qui se rattachent au second sens.

Contamination de deux mots différents à l'origine : *orca* « baleine », qui remonte à *ὄρυα*, accusatif de grec *ὄρυς*, sans doute par un intermédiaire étrusque (comme *sporta* en face de *σπορῖδα*), a été rapproché par l'étymologie populaire de *orca*, emprunté à gr. *ὄρχη* « pot de terre où l'on met des poissons salés », à moins que *orca, ὄρχη* ne proviennent tous deux d'une langue méditerranéenne. Cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 248; et Bertoldi, *Quest. di metod.*, 290. Le latin a, d'autre part, *urculus*, évidemment de même origine; cf. aussi *urna*.

**Orcus**, -**i** m. (ancien *Vragus* d'après Verrius Flaccus ap. Fest. 222, 6; 1. *Vrgus* avec Fulv. Urs.?) ; nom d'une divinité infernale; « les enfers » eux-mêmes et « la mort ». Ancien (Naev., Plt.). M. L. 6088; fr. *ogre*, v. angl. *orc*.

Dérivé : *orcīnus*, adjectif employé dans la langue du droit : *orcīni liberti* « affranchis par testament après la mort de leur maître »; d'où *Orciniānus* (Mart.) Étymologie inconnue. Étrusque, d'après Heurgon, *Homages Niedermann*, p. 168 sqq. 1 Sur *orcibēta*, v. *bēta*.

**ōrdior**, -**iris**, **ōrsus sum** (*ōrditus sum*, Sid., Vulg.), -**iri** : ourdir (une trame), commencer à tisser; puis, par extension, « commencer, entreprendre »; en particulier « commencer à parler ». Le sens de « commencer » a dû se développer par un rapprochement de *orior* et de *ōrdior*. Des confusions ont eu lieu entre les deux verbes; cf. *aborior, abortus, adortus*, s. u. *orior* et la glose *ortus est : ingressus est*, CGL IV 372, 52, qui se rapporte plutôt à *ōrsus*. Ancien, usuel. Panroman, dans le sens technique de « ourdir ». M. L. 6093, *ordire*.

« Le sens spécial « ourdir » en parlant d'une trame est le sens primitif. Pline 11, 24 (80), *Araneus orditur telas. Ordiri retia*. Les composés *exōrdior* « monter une trame » et *redōrdior* « dévider » présentent une acception empruntée au même ordre d'idées. Cic., Or. 2, 23, *Pertexz, Antoni, quod exorsus es*. Plaute, Ps. 399, *Neque exordiri primum unde occipias habes | Neque ad detexundam telam certos terminos*. De l'idée de placer les fils sur le métier on est passé à l'acception générale « commencer », par une de ces extensions de sens dont toutes les professions et tous les travaux manuels ont fourni des spécimens au langage. V., par exemple, *reciduius, aestimāre, praetextus*. Nous disons de même *remettre sur le métier pour recommencer*. — Une parenté entre *ōrdō* « l'ordre, la rangée » et *ōrdior* est possible. Il est intéressant que le sens spécial « ourdir » est le seul qui ait survécu en français (Bréal-Bailly).

Dérivés et composés : *ōrsa*, -*ōrum* n. subst. de

l'adj. *ōrsus* (rare et poétique) : commencements, entreprises; en particulier dans Virgile « paroles, discours » (d'après *sermōnēs serere, cōserere, texere*, etc.); *ōrsus*, -*ūs* (rare, poétique); *ōrsōrius* (bas latin); *exōrdior*; *exōrsa*, -*ōrum* (poétique); *exōrsus*, -*ūs* (Cic., De imp. Pomp. 4, 11); *exōrdium* : commencement d'une trame, cf. Quint. 5, 10, 71, et Fest. 200, 4; puis « commencement, exorde » (sous l'influence de *exorior*); *primōrdium*, usité surtout au pluriel *primōrdia*, décomposé en ses éléments par Lucr. 4, 28; *ōrdia prima* : premiers commencements; d'où à basse époque *primōrdialis*, -*līter*; *redōrdior* (seulement dans Plin., avec le sens technique, *redordiri fila rursusque texere*). Tardif : *orditura* : structure (Ven. Fort.).

Le rapprochement avec les gloses d'Hésychius *ὄρμα· ἡ τολότη τῶν ἐρίων et ὀρθίων· τὸν χιτωνίσκον* n'est pas satisfaisant pour le sens, même en ce qui concerne *ōrdior*. Le fait que *ōrdō* et *ōrnō* pourraient être parents de *ōrdior* le rend invraisemblable. Le sens de *ōrdō, ὀrnō* indique un rapprochement avec la racine de *artus, armus* et de *ritus*; mais le détail des formes n'est pas expliqué par là. Cette étymologie, quoique vague, rend compte du sens de *ōrdior* : il y aurait eu spécialisation dans une langue technique.

**ōrdō**, -**inis** (avec *ō*, c'est-à-dire *o* fermé attesté par les langues romanes, cf. M. L. s. u., et par l'emprunt gallois *urdd*) m. : d'abord « ordre [des fils dans la trame] », cf. *seriēs*; et, dans la langue commune, « rang, rangée (sens abstrait et concret : *trēs ordinēs lapidum*, alignement, ordre » : *in ordinem, extrā ordinem, ordine*, etc. A pris ensuite dans diverses langues techniques des acceptions spéciales, notamment dans la langue du droit public, où *ōrdō* désigne la classe à laquelle appartient un citoyen, le « rang » : *ōrdō senātorius, equester, plēbeius*, dans la langue religieuse : *ōrdō sacerdotum, haruspicius* (sens conservé dans la langue de l'Église, *ordinēs sacerdotum et leuitarum*, Vulg. 2, Esdr. 13, 20; cf. fr. « les ordres »); dans la langue militaire, « poste, rang, ordre de bataille » (cf. gr. *τάξις*); par suite, en vertu d'expressions comme *centuriō primū ordinis, ordinēs ducere, ὀrdō* arrive à désigner un commandement, *ordinem dīcū dare, adimere*, et même celui qui l'exerce : *tribunis militum primisque ordinibus conuocatis*, Cés., B. G. 6, 7, 8. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6094. Celtique : irl. *ord*, britt. *urdd*; germanique : v. h. a. *ordina, ordinōn* « Orden, ordnen ».

Il est à noter que *ōrdior* n'a pas le sens de « mettre en rang », mais de « commencer ». Le dérivé de *ōrdō* qui signifie « mettre en ordre », c'est *ōrdinō*; et les Latins ne sentaient pas une parenté entre *ōrdō* et *ōrdior*, ni entre *ōrdō* et *ōrnō*.

Dérivés : *ōrdinālis*, terme de grammaire, *ordināle nōmen* (= *τακτικόν*); *ōrdinārius* (non dans Cic., ni dans Cés.) : conforme à l'ordre, ordinaire, régulier, usuel. Souvent employé par les langues techniques dans des acceptions spéciales : *ōrdinārii cōsules* (par opposition à *suffecti*); *-m oleum* (par opposition à *cibātum oleum*); *-a ōrdiō* (opposé à *breuiārium* ou *summārium*), etc.; subst. *ōrdinārius* m. : 1° (esclave) surveillant qui donne des ordres; 2° centurion de la première cohorte; 3° gladiateur dressé selon les règles (opposé au *cateruārius*). Cf. aussi Fest. 198, 9 : *ordi-*

*narium hominem Oppius ait dici solitum scurram et improbum, qui assidue in litibus moraretur: ob eamque causam in ordine staret adeuntium praetorem. At Aelius Stilo, qui minime ordine uiueret...[Cato] in ea oratione quam scribit de suis uirtutibus contre Thermum (2): « Quid mihi fieret, si non ego stipendia [in ordine] omnia ordinari meruisssem semper? » Sunt quidam etiam qui manipularum, ... quia infimi sit ordinis, appellatum credant ordinarium. A ordinarius s'oppose extraordinarius (classique), créé d'après extrā ordinem.*

**ordinō**, -ās : 1° mettre en ordre, ordonner; spécialement « écrire l'histoire de » (= συντάττειν); 2° à l'époque impériale : mettre l'ordre dans; par suite, gouverner : o. *provinciam*; disposer de, répartir : o. *magistratus*; dans la langue de l'Église, ordonner un prêtre; dans la langue médicale, « ordonner, prescrire ». Cf. gr. διατάσσω. Dérivés : *ordinatus*, -tē; *ordinatum* (classique); *ordinatio* (= τάξις, cf. Vit. 1, 2; mot d'époque impériale), -tor, -trix, -tūus et *inordinatus* (= ἀτακτος), etc. Usuel dans la prose et classique. M. L. 6090, *ordinare*, et 6091-6092, \**ordiniare*, \**ordinium*; *adordinare*, M. L. 192.

V. *ordior*. *Ordinō* a dû être refait secondairement, lorsque le rapport entre *ordō* et *ornō* eut cessé d'apparaître.

**ōreae** : v. *ōs*, *ōris*.

**organum**, -ī n. (*organus*, tardif) : emprunt au gr. ὄργανον « instrument, mécanique ». Surtout employé sous l'Empire (Vitr., Colum., etc.); o. *hydraulica*, Suét., Ner. 41; spécialisé à basse époque dans le sens d'« orgue », M. L. 6097. Celtique : irl. *organ*, britt. *orian*; germanique : v. h. a. *organa*, *orgina*, etc. Cf. aussi M. L. 6096, \**organium*.

Dérivés : *organarius*, -nizō, -nulum (tardifs).

**orichalcum**, -ī n. : v. *aurum*.

**ōriela**, **ōrielāria**, **ōriella** : v. *auris*.

**oridia** : forme vulgaire de ὄρυζα (Apic.).

**ōriga** : v. *auriga*.

**origanum**, -ī n. (*origanus*) : origan. Emprunt au gr. ὀρίγανον; le dérivé *origanius* (-tum uinum) est dans Caton, Agr. 127, 2. Demeuré partiellement en roman. M. L. 6099.

**orior**, -iris, **ortus sum**, **oriri** (on trouve aussi des formes de la 3° conjugaison *orēris*, *orēre*, *oritur*; *oreretur*, *orerentur*; souvent c'est la métrique qui décide du choix); le participe futur est *ortūrus* [cf. *mortūrus*] malgré *ortus*) : se lever; cf. Vel. Long., GLK VII 74, 19 : *oriri apud antiquos surgere frequenter significat, ut apparet ex eo quod dicitur : oriens consul magistrum populi dicat, quod est surgens*; et T.-L. 8, 23, 15, *consul oriens* (usité surtout en parlant des astres, d'où *oriens* s'opposant à *occidens*); s'élancer hors de, sourdre, puis « naître, tirer son origine de »; *ortus* « né, issu de »; *oriundus* (surtout archaïque, encore dans T.-L. et Col.). Ancien, usuel et classique. A subi, toutefois, la concurrence de *surgō*, qui seul a survécu dans les langues romanes.

Dérivés et composés : *origō* : source (*origō fon-*

*tium*), origine; par suite, surtout dans la langue poétique, « race »; et même, appliqué à des personnes, « ancêtre, fondateur », cf. Vg., Ae. 12, 166, *Aeneas Romanæ stirpis origo*; M. L. 6100 (v. fr. orine). Au pluriel *Originēs* « les Origines », titre d'un ouvrage historique de Caton.

Dérivés (tardifs) : *originālis* « original » et « original », *originārius*; *originātiō* « étymologie » (Quint.); *Aboriginēs* (?).

*ortus*, -ūs m. (opposé à *occāsus*) : lever (d'un astre) naissance.

De *Oriēns* « l'Orient », substantivé : *orientālis* (époque impériale); cf. gr. Ἀνατολή, Ἀνατολή. Irl. *oriens*.

*aborior* : 1° mourir, disparaître; 2° avorter (sens rare et blâmé par les grammairiens, cf. Don., Hec. 398 : non est latinum « *aborsa est* » sed « *abortum fecit* »); et Non. 71, 21); *abortus*, -ūs m. (bas latin *aborsus*, par suite d'une confusion entre *orior* et *ordior*, cf. *aborsa est* dans la glose de Donat citée plus haut et *abortiō*, -sōrius); 1° avortement; 2° fétus. Dénommatif : *abortiō*, -ās déjà dans Varr., R. 2, 14, et qui ne reparaît plus qu'à très basse époque; M. L. 37; *abortiuius*; *abortiō*, -is (Italia), M. L. 38; *abortiō*, -ōnis (Pit., Tru. 201); *abortium* (St Jér.) : avortement; *aboriscor*, -eris : inchoatif employé par Lucrèce en parlant de la lune qui décroît graduellement. Suffixe d'inchoatif d'après *nāscor*.

*adorior* (aggreddimur de longinquo; *adorimur ex insidiis* et ex proximo; nam *adoriri* est quasi ad aliquem iriri, i. e. exsurgere, Don., Ad. 3, 3, 50) : s'attaquer à, aborder (sens propre et figuré); commencer. Tite-Live emploie fréquemment l'expression *opugnare adortus*, cf. 22, 9, 2; 24, 41, 8; 28, 3, 6. Le participe est *adortus*, mais à partir d'Aulu-Gelle apparaît *adorsus*, qui s'explique comme *aborsus*. M. L. 194, *adorta*.

*coorior* : se lever, surgir (aspect déterminé); se dit souvent de phénomènes naturels dont l'apparition est brusque : *uentus, tempestās, nimbi*; de soldats qui attaquent, etc.); *exorior* : se lever, surgir de; naître de; *exortus*, -ūs : lever; *exortuius*; \**exorta*, M. L. 3027; *oborior* : se lever devant; *suborior* (rare) : jaillir par dessous.

*Ortus* a un correspondant exact dans omb. *orto*, *ortum* « ortum », *urtas* « ortas, surgentes », etc.

Le présent lat. *orior* est une forme à suffixe de présent faite sur un aoriste attesté par hom. ὄρω, ὄρεω, ὄρεω, où apparaît le vocalisme de timbre o, en face de ἔρω, ἔρω, ἔρω, ἔρω, ἔρω, etc. (Hés.), et par hitt. *arai* « se lever », véd. *āra* « il s'est élevé », *arādh*, etc. Le *or-* de *ortus* est ambigu, pouvant se rapprocher également du type ancien attesté par skr. *ṛiḥ* et du type secondaire de gr. ὄρος. L'i de *origō* a son pendant dans le groupe grec de ὄρω (lesh. ὄρω) « je remue, je soulève » et dans arm. *ari* « lève-toi », *yareay* « je me suis levé » (où figure l'i de *oritur*, etc.) en face du présent *y-arnem* « je me lève ». — Mais les formes s'élargissent -u- du type de gr. ὄρω, ὄρω, etc., ne sont pas représentées en latin.

**ōrnō** (ō fermé, attesté par les langues romanes, cf. M. L. s. u., et par l'emprunt gallois *add-urn* « ornement »), -ās, -āui, -ātum, -āre : apprêter; arranger, équiper, garnir, *ōrnāre nāuis*, *conuuiuium*, *provinciās*; *sē ōrnatur ferro* (miles), dit Ennius. Par suite « embellir

», le sens de « équiper » restant réservé à *instruō*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6103. Irl. *ornighim*, *ornaid*.

Dérivés et composés : *ōrnātus*, -ūs m. : sens abstrait et concret « apprêt, équipement, harnais » et « ornement »; *ōrnātiō*, -tor, -trix (époque impériale); *ōrnātūra* « garniture de robe » (tardif); *ōrnāmentum*, -tūus; *inōrnātus* (= ἀδόκητος); *adōrnō* : même sens que *ōrnō*, M. L. 193; gall. *addurn* « ornement »; *exōrnō*; *inōrnō* (Tert.); *perōrnātus* (Cic.); *perōrnō* (Tac.); *subōrnō* : équiper, préparer en secret; puis « suborner », conservé en espagnol, cf. M. L. 8387. — V. *ōrdō* et *ordior*.

**ōrnus**, -ī f. : orne, ou frêne à la manne. M. L. 6104. Adjectif : *orneus* (Col.).

Ancien nom d'arbre; thème racine \*ōs- attesté par des élargissements divers : v. sl. *jasenī* (r. *jāsen*, s. *jāsēn*), lit. *ūsis* (gén. *ūsės*) « frêne », gall. *onnen* « frêne » (supposant \*osnā) et, avec un autre suffixe, v. isl. *askr* « frêne » et arm. *haci* « frêne » (l'a fait difficulté). Puisque, dès lors, lat. *r* représente ici -s-, il faut admettre qu'une voyelle s'est amuie entre *r* et *n*, comme entre *l* et *n* dans *ulna*.

**ōrō**, **ōrās**, -āui (fut. *ōrāssis* dans Pit., Ep. 728), -ātum, -āre : prononcer une formule rituelle, une prière, un plaidoyer. Terme de la langue religieuse et juridique : *orare antiquos dixisse pro agere testimonio sunt [quod] et oratores, et i qui nunc quidem legati, tunc uero oratores, quod rei publicae mandata partis agebant*, Fest. 218, 6; cf. *re inōrātā* « sans avoir pu plaider la cause » (Enn., Cic.). *Orāre deōs*, c'est adresser une prière aux dieux : *multa deos orans*, Vg., Ae. 9, 24. Dans la langue du droit, *ōrāre* a le sens de « plaider une cause », soit absolument : *ars orandi*, etc., soit avec un complément : *ō. item, causam*, et par là s'est rapproché de *ragāre*. Usité de tout temps. Le sens de « prier », qui est le plus fréquent dans la latinité, est aussi celui qui s'est maintenu dans les langues romanes; cf. M. L. 6081. Panroman; cf., toutefois, *precārī*. En celtique : irl. *or*, *oraim* « *ōrō* », irl. et britt. *orōit*, *arawd* « *ōrātiō* », irl. *aíreac*, *aíricul* « *ōrāculum* », britt. *arawd* : « *ōrātor* », mots savants.

Les deux sens « prier » et « plaider » se retrouvent dans les dérivés et composés de *ōrāre* :

*ōrātiō* : langage, et spécialement « langage préparé, éloquence, style » (par opposition à *sermō*, qui est le langage sans art), et par suite « discours, plaidoyer »; cf. Cic., Or. 19, 64; d'où, spécialement, « prose »; et in *poematis* et in *oratione*, dit Cic., Or. 21, 70. Le sens de « prière », *προσευχή*, n'apparaît qu'à partir de l'Italia; cf. Löfstedt, *Phil. Komment. z. Peregr. Aeth.*, 39. La langue emploie les formes de \**prez* ou l'ablatif de *ōrātus*, -ūs : *ōrātū tuō*.

*ōrātor* : ambassadeur chargé d'un message oral (sens ancien); puis « orateur »; *ōrātōrius* : oratoire; subst. *ōrātōria* : l'art du discours; *ōrātōrium* (langue ecclésiastique) : oratoire.

*ōrāculum* (-clum) : oracle. Le sens premier du mot serait, d'après M. Benveniste, R. Phil. XXII, 1948, p. 120, « lieu où l'on fait requête (au dieu) », comme *augurāculum*; et le sens de « oracle » serait le calque du gr. χρηστήριον, qui signifie à la fois « lieu de l'oracle »

et « réponse de l'oracle ». Il faudrait donc, selon lui, rejeter l'interprétation de Cic., Top. 20, 77 : « *ex eo ipso appellata quod inest in his deorum oratio* ». M. L. 6080 a.

*adōrō* : adresser une prière à, adorer (sert à traduire le gr. προσκυνῶ), M. L. 191; irl. *adraim*, etc.; *adōrātiō* (époque impériale = προσκύνησις); *adōrābilis* (Apul.), -tūus.

*exōrō* : prier avec instance, fléchir par les prières, d'où *exōrābilis* et *inexōrābilis* (= ἀπαράττος); *exōrābula* (Pit., Tru. 27); *exōrātor* (sans doute créé par Terence en jeu de mots avec *ōrātor*, Hec. Prol. 2); *exōrātiō*, -tūus (langue de l'Église); *exōrātōrium* (Ital.).

*perōrō* : « plaider à fond » et « achever de plaider », « conclure »; *perōrātiō*, qui traduit ἐπιλογία.

Les Latins faisaient de *ōrō* le dénommatif de *ōs* : *oro ab ore*, dit Varr., L. L. 6, 76 (comme *iūrō* de *iūs*), cf. Enn., Sc. 306, *quam tibi ex ore orationem duriter dictis dedit*, mais c'est sans doute une étymologie populaire (bien que *ōs* désigne la bouche en tant qu'organe de la parole), car nulle part ailleurs le mot correspondant à *ōs* n'a fourni rien de pareil. Rien n'oblige à voir dans *osq. urust* « *ōrāuerit* » un emprunt au latin (à cause du rhotacisme). *Orō* semble appartenir au groupe des mots qui désignent le fait de prononcer des paroles de caractère solennel (cf. *dicere*, *fārī*). Ce groupe est peut-être apparenté au gr. ἀρνέομαι « je nie », arm. *uranam* « je nie », gr. ῥέφα « malédiction », hitt. *ariya-* « interroger l'oracle », etc. (v. BSL 26, p. 19 sqq.).

**orphanus** : v. *orbis*.

**ōs**, **ōris** n. (acc. *orem*, Orib. 26, 12) : « bouche » et « bouche en tant qu'organe de la parole », in *ōre esse hominum*, *inō ōre*, *ōs suum aperire* (Vulg.), etc., puis, par une extension de sens comparable à celle de *uolus*, « expression du visage, face, visage » et « masque » (cf. *oscillum*). *Ōs*, comme *frōns*, s'emploie aussi avec un sens péjoratif : *ōs dūrum*, ou même sans épithète : *nostis os hominis, nostis audaciam*; Cic., Ver. 2, 20, 48. Au figuré : embouchure, entrée, orifice (cf. *ostium*, *ōrificium*, et sans doute *ōra*, qui doit être un ancien pluriel collectif neutre « bouches (d'un fleuve) », puis « endroit où l'on aborde, rivage »). Même sens dans gr. στόμα Ancien, usuel. Remplacé dans les langues romanes par le mot expressif *bucca*.

Dérivés et composés : *ōreae* (*aureae*, cf. *aureae* et *auriga*) : bridon; *freni*, *quod ore inseruntur, dicti*, P. F. 197, 6 (archaïque); *ōrārium* n. : mouchoir (iv<sup>e</sup> siècle), passé en germanique : got. \**aurali-* n., v. h. a. *orul*; *inōrus* et *inōris*, -e : sans bouche (très rare; un exemple de Turp. ap. Non. 216, 7, *inoras... orestes*, cf. P. F. 101, 24 = *στομος*); *oricus* (?) : *loquax* (Gloss.); *ōrificium* (Macr., Apul.) : orifice, et « anus »; *ōridūrius* : *στολιδόστομος* (Gloss.), fait d'après *ōre dūro*, cf. *crassiūeniū*, *caldicerebrū*, etc.; *ōripitidus* (-putius) : *ὀξόστομος* (Gloss.).

V., de plus, *ōra* (*cōram*) et *ōstium*; *auriga*.

Le thème *ōs-* se retrouve peut-être en hittite *aiš*, gén. *iššaš* « bouche » (cf. Sommer, *Festschr. Hirt*, 295 sqq.; Pedersen, *Hitt.* 47; Sturtevant, *Language* 14, 292) et dans des restes védiques et gâthiques : gén. sg. véd. *āśāḥ* = gâth. *ānhō*, instr. sg. véd. *āśā* = gâth. *āśāhā*



(graphie maladroite de *ānhā*). Le sanskrit a des élargissements *ās(i)yam* et, aux cas obliques, loc. *āsān*, *āsāni*, gén. abl. *āsānāh*, etc.; cf. le génitif av. *ānhānō*. On signale, en celtique, ir. *ā* « bouche » et, en germanique, v. isl. *oss* « bouche de fleuve » (thème \**osa*). Mot radical court qui ne persiste, avec son sens propre de « bouche », qu'à date ancienne, dans des langues périphériques, le hittite, l'indo-iranien et l'italo-celtique, comme une survivance, et qui fournit surtout des formes dérivées ou élargies. — Gr. *στόμα* est aussi neutre.

**osa** : v. (*h*)*osa*.

**ōscēdō, -inis** (*oscīdō*) f. : 1° oscitation, bâillements fréquents (Gell. 4, 20, 9); 2° apte dans la bouche des enfants (Ser. Samm., Isid.; confusion avec *ostigō*?).

Même suffixe *-ēdō* que dans *grauēdō*, *torpēdō*, etc., qui a servi à caractériser les noms de maladies. *ōscēdō* semble supposer un adjectif \**oscus* (cf. *mancus*, *broccus*, *maccus*, etc.) signifiant « à la bouche ouverte ». C'est peut-être à cet adjectif \**oscus* qu'il faut rattacher *oscīdō*, *oscītor* « bâiller », dont l'explication par *os* + *cīdō* fréquentatif de *cīdō*, *cīdō* est peu satisfaisante sémantiquement : « bâiller » n'est pas « remuer la bouche », mais « ouvrir la bouche ». — Toutefois, *ōscēdō* peut avoir été formé analogiquement sur *tussēdō*, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.* 2, p. 240.

**ōscītō, -ās** (cf. M. L. s. u., *oscītor* (Plt., Turp.) : bâiller. D'où *ōscītiō*. Cf. *ōscēdō*.

*Ōscītāre*, ancien et usuel en latin, est peu représenté dans les langues romanes; et les formes attestées sont douteuses ou proviennent de contamination; cf. M. L. 6114. La langue parlée employait les termes plus expressifs *batāre*, *bataclāre*, dont la fortune a été considérable.

**ōsculum, -i** n. : diminutif de tendresse (cf. *corculum*, *melculum*) « petite bouche »; par suite, en raison de la forme que prend la bouche en baisant, « baiser », sens qui s'est développé dans des expressions comme *ōscula figere* « appliquer des petites bouches »; d'où *ōsculor, -āris* (et *ōsculō* vulg.; il y a une forme avec diphtongue au dans P. F. 25, 28, *ausculari dicebant antiqui pro osculari, quod est os cum ore conferre*, qu'on retrouve dans les manuscrits de Plaute, Cas. 133, où cette leçon est appuyée par un jeu de mots entre *ausculāre* et *ausculārī*; cf. *ōstium*, *austium*), différent par l'emploi de *ōsculō*, *ōsculātīō* qui, dans la langue médicale, ont servi à traduire *ἀναστομά, ἀναστόμασις*. *A osculor* se rattachent *ōsculābundus* et les composés expressifs *ad-, de-, ex-, per-osculor*, évités par la langue classique. Sur la différence entre *osculum* et *bāsum*, *sāuium*, v. ces mots. Ancien, usuel, classique. Non roman.

**ōscillum, -i** n. : diminutif de *os*, *osculum*. Deux sens, le premier se rapportant au sens de *os* « bouche, orifice », l'autre à celui de *os* « visage » : 1° petite cavité au milieu des légumineuses, d'où s'élève le germe (Colum.); 2° petit masque (= *στομάτιον, προσωπεῖον*), surtout de Bacchus, qu'on suspendait aux arbres, notamment dans les vignobles, de manière qu'ils fussent agités par le vent. Cf. Vg., G. 2, 387 sqq., *oragae corticibus sumunt horrenda cauatis, | et te, Bacche, uocant per carmina laeta, tibique | oscilla ex alta suspendunt mollia pinu*.

De ce second sens dérive *ōscillō, -ās* « se balancer » (comme les masques) et *ōscillātīō*.  
Sur *ōscillum*, v. K. Meuli, *Mus. Helv.* 12 (1955) 214 sqq.

**os** (osq., puis *ōs*), **ossis** n. (doublet *ōssum*, cf. Charis. GLK I 139, 3, conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6114; et *ossū, ossuum*, usité surtout au pluriel *ossua*, cf. Charis., ibid. 139, 4; \**ossa* f. [Vindic.]; os Attesté de tout temps; panroman.

Dérivés et composés : 1° de \**oss-* : *osseus*; *ossiculum*, diminutif technique ou populaire avec valeur affective et ses dérivés *ossiculātīō* (Caec.), *ossiculāre* (Vég.); *ossōsus*; *ossifrāgus*, dont dérive le nom de « l'orfraie », M. L. 6113 (avec un *ā*); *Ossipāgīna* « déesse qui raffermir les os des enfants » (Am. 3, 30); *ossilāgō* « tumeur dure (semblable à un os) » (Vég. Pél.); *ossilegus*, *ossilegium*, traductions de *δοσολόγος, δοσολόγιον*; *exōs* (δ Lucr. 3, 721), *-ossis* (cf. ops) d'où *exōssō, -ās*.

2° de *ossu-* : *ossuārius* (-a *ōlla*) et le n. *ossuārium* « ossuaire »; *oss(u)ōsus*; *ossuculum* (*ossa*-Plac.), autre forme de *ossiculum* (cf. *geni-* et *genuculum*); *ossula* (Orib.), *-lum* (Gr. Tur.).

L'iranien offre la forme du nom de l'« os », sans aucun élargissement : av. *aspm* (gén. pl.); *azdibiš, azdibiš* (c'est-à-dire *azdibiš* instr. pl.) et le sanskrit la même forme avec un élargissement *i/n* : *āsthī* (nom.-acc. sg.) *asthnāh* (gén.-abl. sg.). Le grec a un dérivé thématique *δοστέον*; cf. hitt. *ḫast-ai* « os ». Le mot affecte en partie des formes populaires, ainsi qu'il ressort du *th* de skr. *dāthi* et du *k-* préfixe dans v. sl. *kosti* (passé au féminin sous l'influence du nominatif pluriel *kosti*); cf. peut-être lat. *costa*. Un traitement *-ss-* de *-st-* dans lat. *os* (*oss*), *ossu-* ne se retrouverait nulle part ailleurs; il ne reste donc d'autre hypothèse que de partir d'un ancien \**oss-* et d'admettre que *-t-* ou *-th-* ne sont pas des éléments essentiels du nom de l'« os »; v. MSL 23, p. 259, et Benveniste, *Formation des noms en i.-e.*, p. 6 et 77. Si arm. *oskr* « os » repose, comme il semble, sur \**ostwēr*, l'*u* de lat. *ossua* pourrait être ancien. La gutturale de gall. *asgwrn* « os » ne se concilie pas avec le *k* de l'arménien. Plusieurs langues ont des noms isolés, ainsi le germanique : v. isl. *bein*, etc., et le baltique : lit. *kūlas*, v. pr. *kaulan* (neutre); etc.

**oscen, -inis** m. : terme de la langue augurale, s'appliquant aux oiseaux dont le chant est prophétique. De \**obs-cen* « qui chante en avant », cf. pour le premier terme *os-tendō* et pour le second *tubi-cen*, etc. L'explication de Festus : *oscines aues auspiciū ore facientes*, P. F. 215, 4 (cf. Serv., Ae. 3, 361), est une étymologie populaire. Rare et technique; pas de dérivés. Non roman.

**ostendō, -is, -di, -tum, (-sum)** : *ostentūrus*, Cat., Or. 52, 2; *ostēnsus*, Varr., *-ere* : proprement « tendre de vant, exposer » (de \**obs-tendō*), sens encore attesté, par exemple Caton, Agr. 6, 2, *ager qui soli ostentus erit*, Vg., G. 2, 161, *Aquiloni ostendere glaebas*; puis « mettre devant les yeux, montrer, indiquer ». De là *ostentum*, qui, dans la langue augurale, comme *portentum*, désigne un « présage » (irl. *ostent*); *ostentārius* « relatif aux présages »; *ostentifer* (Gloss.); *praestendō* (Tert.) = *προσπατάω*.

Dérivés : *ostēnsiō* (Apul., Tert.); *ostēnsor* (Tert.); *ostēnsiōnalis* (Lampr.); *ostēnsius* (Boèce); *ostentus, -ās* (rare, ni dans Cic., ni dans Cés.); *ostentō, -ās* : fréquentatif-intensif de *ostendō*, dont il a les deux sens : 1° « présenter, offrir », o. *alicui iugula sua pro capite alicuius*, Cic. Att. 1, 16, 4; 2° « montrer avec affection ou ostentation », sens qu'on retrouve dans les dérivés *ostentātīō, -tor, -trix, -ticius*, etc. Se retrouve, en ombrien : *ostendū, ustentū* « ostenditō ». *Ostendō, ostentō*, tous deux anciens, usuels et classiques, ne sont pas représentés dans les langues romanes, où *mōstrō* s'est répandu.

**ostigō, -inis** f. : maladie de la bouche du mouton (Col.); cf. *mentigō*. Sur la forme, v. Ernout, *Philologica*, I, p. 178.

**ōstium, -i** (*ōstium* avec apex Mon. Anc. V 11, 14; *austia*, CIL I<sup>2</sup> 2216) n. : entrée, ouverture; en particulier « bouche d'un fleuve », d'où *Ōstia*, nom du port de Rome (féminin singulier dans Enn., A. 144, *Ostia munia est*), *Ostia Tiberina* « bouches du Tibre »; porte : *rectum ō* « porte de devant », *posticum ō* « porte de derrière ». Ancien, usuel. Roman.

Dérivés : *ōstiātūm* : de porte en porte (classique); *ōstium* (époque impériale); *ōstiārius, -a, -um* : de porte; subst. *ōstiārius, -a* : portier, portière; *ōstiārium* : taxe sur les portes; *ōstitor*, CGL Scal. V 601, 34, d'après *iānitor, portitor*.

Les formes romanes conservées remontent à *āstium* (attesté en latin vulgaire; cf. Marcell. Empir. XXVIII 37, gén. *ustei*), \**āstiārius*, \**āstium* avec *ū* (alternant avec l'*ō* des formes classiques); cf. M. L. 6115-6117; et Einf. 3, p. 180; B. W. *huis*. La variation entre *ōstium*, *austium*, *ūstium* est la même qu'entre *rōdus*, *raudus*, *rūdus*, etc.; cf. *ausculārī*. De *ōstiārius* provient irl. *aistire*.

Dérivé de *ōs*, sans doute ancien, car le letto-lituanien offre lit. *ūstas* et *ūstā* « embouchure de fleuve », lette *uostas*, *uostas* « port », russe *ústije* « ouverture ». — V. *ōs*.

L'étymologie montre que le sens premier était « ouverture, bouche », sens conservé dans le nom de la ville d'Ostie. Par une restriction secondaire, *ōstium*, comme *porta, iānua*, est devenu synonyme du mot indo-européen désignant l'entrée de l'enclos, *forēs*, qui a fini par disparaître.

**ostracum, -i** n. (*ostracus* m.) : est *pauimentum tessellatum* (Isid.). Transcription du gr. *ὄστρακον*, dont il existe des formes populaires \**astracum*, fr. *aître* (tiré de la *straka*?; v. B. W. s. u.) et \**astricum*, it. *lastrico*, v. h. a. *estrich* « dallage ».

**ostreum, -i** n. (*ostrea* f.) : huitre. Emprunt latinisé au gr. *ὄστρεον*, le féminin est fait sur le pluriel. Ancien (Enn., Plt.), usuel. Panroman (sauf roumain); les formes romanes remontent à *ōstrea*. M. L. 6119. Celtique : irl. *oíre*, britt. *ostr, estr-en*.

Dérivés latins : *ostreārius*; *ostreātus*; *ostreōsus*; *ostriker*. Cf. aussi *ostrum* : autre forme de *ὄστρεον*, spécialisée dans le sens de « pourpre »; de là *ostrinus*, *ostricolor*. Toutefois, M. Leumann, *Gnomon*, 13 (1937), p. 30, considère *ostrinus* comme emprunté à *ὄστρεπ-*

*voç* et *ostrum* comme formé sur *ostrīnus* coupé *ostr-inus*.

**ostriāgō, -inis** f. : plante colorante. Se trouve dans Ps.-Ap. 28 et CGL III 541, 15 et 585, 10. Formation en *-āgō* du type *lappāgō*, etc. Cf. Ernout, *Philologica*, I, 165 sqq.

Sans doute de *ostria*, du gr. *ὄστρεον* « pourpre » (colorant). V. André, *Lex.*, s. u.

**ōtium, -i** n. : temps de repos, retraite, loisir, inaction. Opposé à *negōtium*, e. g. Cic., Off. 3, 1, *nostrum otium negoti inopia, non requiescendi studio constitutum est*; spécialement « paix, tranquillité » (par opposition à *bellum*). Ancien, usuel, classique. Conservé seulement en ancien provençal; cf. M. L. 6122.

Dérivés : *ōtiōsus* : oisif, qui est de loisir; et aussi « oiseux », M. L. 6121; subst. *ōtiōsus* m. : particulier, civil (par opposition à « militaire »; *militare nomen graue inter otiosos*, Tac., Agr. 40), d'où *ōtiōsiās* (Vulg., trad. *ἀργία*); *ōtiolum* (familier, Cael. ap. Cic.); *ōtior, -āris* (rare, mais classique; opposé par Cicéron à *negōtior*); *inōtiōsus* (Quint. = gr. *ἀσχολος*); *negōtium*; v. ce mot.

L'idée que *ōtium* serait à rapprocher de got. *auþeis* « vide », gr. *ἄστος* « vide, vain », *ἄστος* « en vain » est écartée par le fait qu'il n'y a pas trace d'une graphie *au-* en latin. De plus les sens diffèrent. Pour la formation, cf. *indūtiac*?

**\*oualidia** (*oualoida*) : nom d'une plante, la camomille, dans Ps.-Ap. 23, 12. Origine et sens douteux.

**ouis, -is** c. : mouton. Mot épique de l'origine; cf. Gell. 10, 1, 4, qui rappelle la forme de la *minima multa* d'après Varron, amende qui consiste en un *unus ouis*, et qui ajoute : *ac nisi eo genere diceretur negauerunt iustam uideri multam*; encore dans Varron, le sexe était précisé par l'adjonction de *mās* ou *fēmina*; cf. *ouis mās*, Varr., L. L. 5, 98; *ouis sēmimās*, Ov., F. 1, 588, et Non. 216, 25. Puis, les noms en *-is* étant généralement féminins et le troupeau se composant essentiellement de femelles (on sacrifie la plupart des mâles en bas âge), *ouis* a tendu à désigner uniquement la « brebis », tandis que *berbez* (*uerbez*, *ueruez*) était réservé au mâle (à côté de *ariēs*). Cette distinction n'a, du reste, pas subsisté et c'est à *berbicum* que remonte le féminin français « brebis ». On lit dans une glose *ouis* : *uerbez*, CGL II 416, 24. *Ouis, ouem* n'est guère représenté en roman; il ne s'est maintenu qu'en roumain; cf. M. L. 6127; les autres langues ont recouru à *ouicula*, \**ouacula*, M. L. 6124, 6123 b, ou à d'autres mots : *fēta*, *pecora*, *ueruēcem*; cf. W. von Wartburg, *Zur Benennung des Schafes in den rom. Sprach.*, Berlin, Raimer, 1918 (Abhand. d. Berl. Akad., phil.-hist. Kl. 10).

Dérivés et composés : *ouilis* : de mouton; subst. *ouile* n. : bergerie, parc à moutons, M. L. 6125; et par extension « enclos pour les votes au Champ de Mars »; cf. *equile*; *ouinus* (Ser. Samm.), M. L. 6126; *ouillus* (classique); *ouillinus* (tardif); *ouīarius, -a (-icus)* (rare); *ouicula* (tardif).

*Ōuifer* (Plin., N. H. 8, 70, a *ouifera* pour désigner la girafe; cf. encore Ed. Diocl. 8, 25 = *τραγέλαφος*;

Vulg. Deuter. 14, 5; Apicius 8, 352), glosé πρόβατον ἄγριον, v. Thes. Gloss. emend. s. u.; cf. *ferus*.

*ouicarda*, -ae f. : crotte de brebis; cf. *muscerda*; *ouisper*, *ouium inspector* (Gloss.).

*suouetaurilia* (on attendrait *suouitaurilia*) n. pl. : sacrifice composé d'un porc, d'un mouton, d'un taureau.

*ôpiliô* : v. ce mot. Cf. encore les noms et surnoms *Ouius*, *Ouidius*, *Ouinus*.

L'ombrien a *uuem*, uve « ouem », uvef, *oui* « ouïs ». De même quelskr. *avih* et gr. δ(φ)ις (hom. δῖς, att. οἷς), lat. *ouis* désignait le « mouton » sans acception de sexe. C'est l'état indo-européen, et le slave ne distingue qu'à l'aide de suffixes secondaires : *ovi-nŭ* « bélier » et *ovi-ca* « brebis »; le lituanien a fixé *avis* au genre féminin : « brebis », et a créé *avinas* « bélier ». Au sens restreint de « brebis », le mot a subsisté en germanique : v. isl. *aer*, v. h. a. *ouvi*, ou (et got. *awi-str* « bergerie »), et en celtique : irl. *ói*. — Pour le nom du « bélier » en latin, v. *ariēs*.

**ouô**, -ās (parfait non attesté; du reste, les formes personnelles sont rares; la forme la plus fréquente est *ouāns*), **ouātum**, -āre : *ouantes*, *laetantes*, *ab eo clamore quem faciunt redeuntes ex pugna uictores milites*, *geminata O littera*, P. F. 213, 7. Ancien (Plt., Ba. 1069), classique.

Le rapprochement avec *ouis* proposé par Bréal et le sens qu'il donne de *ouô* « immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe », d'où « être triomphant », ne semblent pas justifiés. Aucun des textes relatifs à l'*ouātiô* ne mentionne le sacrifice d'une brebis; cf. Gell. 5, 6, 20 sqq.; P. F. 213, 6; Plin. 15, 155. *Ouāre*, *ouāns* a le sens de « pousser des cris de joie »; cf. Vg., G. 1, 346, *omnis quam chorus et socii comitentur ouantes*; 423, *ouantes gutture corui*; Ae. 3, 189, et *cuncti dicto paremus ouantes*, sens qui concorde avec la définition de Festus citée plus haut. Le mot s'est spécialisé ensuite dans le sens de « se réjouir d'une victoire, remporter un petit triomphe », par la même évolution qui fait que ὀρλαμῆος, l'hymne chanté aux fêtes de Bacchus, a désigné la cérémonie du triomphe. Dans ni l'un ni l'autre des mots l'idée de sacrifice n'est envisagée. *Ouô* s'apparente donc (ou est emprunté comme *triumphô*) au gr. εὐοῖ « cri de joie qu'on poussait aux fêtes de Bac-

chus », εὐάζω, et représente \**ewaiô* avec passage de *ew* à *ow* comme dans *nous* en face de *véfoç*.

Dérivés : *ouālis* (*corôna*); *ouātiô*; *ouatus*, -ūs (Val. Fl.).

**ouum**, -i n. (*ouūs* et *oua*, Orib.) : œuf. L'ô de *ouum* est constant. L'ô ouvert attesté par les langues romanes (v. fr. *uef*, etc.) provient d'une différenciation de la voyelle qui s'est ouverte devant le *w*; cf. Meyer-Lübke, *Einf.*<sup>3</sup>, §§ 121, 128, 150. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6128. Celtique : irl. *ub*.

Dérivés et composés : *ouātus* : 1° en forme d'œuf, ovale (= φοειδής); 2° moucheté; *ouārius* : qui recolt les œufs; *ouārium* : φοφόρον (Gloss.); *ouiparus* : ovipare. Tardif, peut-être création d'Apulée, Mag., p. 298, 24, *uiuipari et ouipari : ita enim appellat quae Graeci ζωτόκα καὶ φοτόκα*; *ouificus* (Eust.); *ouālis* (tardif), M. L. 6123 c; \**exôuāre*, M. L. 3028 a.

Le nom de l'œuf a l'air d'un dérivé de type indo-européen, à *orddi*, d'un nom signifiant « oiseau » (cf. gr. οἰωνός). Le grec a de même deux formes : dor. \**ωφεον* attesté par ὦθεα τὰ φά, Ἀργεῖοι (Hés.) et ὦε χαλός chez Épicharme; et \**ωφιον*, attesté par Iesh. δῖον et att. φόν. Mais, dans les formes germaniques et slaves correspondantes, il n'y a pas trace de *w* intérieur : serbe *jâje*, et avec suffixe secondaire : v. sl. *ajice*, r. *jaicó*, etc., et v. h. a. *ei*, v. isl. *egg* (la forme *ai-* dans germanique \**aiya-* n'indique rien sur la nature ancienne, \**oi-* ou \**ô-*, de la diphtongue), etc. Les formes gall. *wy* et irl. *og* posent des problèmes (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 66). Ceci conduit à se demander si le *w* des formes iraniennes, grecques et latines ne proviendrait pas d'une étymologie populaire. Le *x* de pers. *xāya* s'est développé en iranien (v. un essai d'explication, BSL, Comptes rendus, 130, p. 90 sqq.). Le *j-* de arm. *ju* « œuf » est énigmatique.

**ôxālis** : rumex. Du gr. ὄξαλις (Plin.). M. L. 6129.

**oxus**, -i m. : *dolones... hos uolgus Graeco nomine oxos uocant*, i. e. *acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. ὄξύς, substantivé et passé à la 2° déclinaison.

**ozīnosus** adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de \**ozina* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozæna*, transcription littérale de ὀζαίνα (Plin., Theod. Prisc.).

## P

Dérivés et composés de *pāx* :

*pācō*, -ās (inf. pass. *pakari* dans l'inscription de Duenos?) : pacifier; demeuré dans les langues romanes avec le sens spécialité d'« apaiser par de l'argent, payer », cf. M. L. 6132; B. W. s. u. (cf. *pactum* > esp. *pecho*, port. *peito* « impôt »); à l'époque impériale, *pācātor*, -iō, -iōrius; *perpācō* (T.-L., Flor.); *impācātus* (Vg.).

*pācālis* adj. (Ov.); *Pācēnsis* « habitant des colonies dont le nom commence par *Pāx* », par exemple *Pax Iulia*; *pācifer* (poétique); *pācificus* (= εἰρηνικός) et ses dérivés : *pācificō*, M. L. 6136, etc.; *impācificus*. Certaines formes romanes supposent aussi \**pacidus*, M. L. 6135, créé sans doute d'après *placidus*, \**pacēntiāre*, M. L. 6133; \**expacāre*, 3029. Cf. aussi sans doute les noms propres dérivés : *Pācius*, *Pāccius*, osq. *Pakis*; *Pācūlus*, osq. *Paakul*; *Pācullius*, osq. *Pakullius*, lat. *Pācuuius*, mars. *Pācuies*, lat. *Pācōnius*, *Pāculeius*, etc.

L'existence d'une double forme \**pāk-*, \**pak-* et \**pāg-*, \**pag-* dans une racine qui fournit des formes radicales athématiques comme lat. *pāx* et comme le présent à infixe sur lequel reposent lat. *pangō* et got. *fāhan* (de \**fāhan*) n'a rien que de naturel.

L'ombrien a *paca* « causā » (adv.), *pase* « pāce » et *pacer* « propitius » (nom. pl. *paceris*); cf. marse *pacre* « propitium » et pél. *pacris* « pācāti », comme *sacer*, -*cris*. L'u de osq. *prupukid* « ex antepactō » n'est pas clair.

Le grec, qui n'a pas de correspondant à la forme nominale *pāx*, a, en revanche, un aoriste radical dans l'ἀπαξ homérique κατέπρητο « il s'est fiché en terre », A 378, à côté de πάγη, ἐπάγη qui est usuel. L'aoriste factitif ἐπρηξα et le présent πρήνυμι ont été faits secondairement. Le parfait πέπρηγα (πέπρηγεν « il est fixé » chez Homère) est ancien, en face de lat. *pepigi*. A côté de cette forme à sonore, le grec a, avec le représentant de -k-, πάσσαλος (att. πάταλος) « cheville, piquet » et πάσσακ- « pieu » (dat. mégarien πάσσακ, Aristophane, Ach. 763, et πάσσακίονα πάσσαλέονα, Hés.). Cf. *pālus*.

Au contraire, le germanique a généralisé, pour la forme verbale, le type à -k-, et il offre le causatif v. sax. *fōgian* « adapter », etc.; et, en face de lat. *pangō*, la nasale infixée marque un aspect déterminé dans got. *fāhan* « saisir » (parf. *faijāh*), v. h. a. *fāhan* (parf. *fiang*, partic. *gifangan*), comme dans lat. *pangō*. En face de l'adjectif ombr. *pacer*, il y a got. *fajrs* : « convenable », etc. — Avec représentant de \**g-*, on cite le mot représenté par v. sax. *fac* « enclos »; cf. *pāgus*, etc.

Sans doute à cause de son caractère athématique, qui entraîne des formes anomales, la racine n'est représentée dans la plupart des langues que par des mots isolés; on signale tch. pol. russe *paz* « joint ». La racine

*pabō*, -ōnis m. (Gloss.) : *uehiculum unius rotae*, CGL V 606, 45 et 585, 15; *pabillus*, -i m. (Lampr., Eleg. 29). Mots de la basse latinité; sans doute empruntés.

*pābulum* : v. *pāscō*.

\**pācō*; *pāx*, *pācis* f : fait de passer une convention entre deux parties belligérantes (l'état de paix résultant de la *pāx* se disant plutôt *ōtium*, cf. *indūtiae*) : « *pācem a pactione condicionum putat dictam Sinius Capito*, quae utrique inter se populo sit obseruanda », dit Festus 260, 13. Personnifié et divinisé : « divinité qui préside à la paix, Paix ». Sens dérivés : « agrément d'une convention ou d'une demande, sentiments qu'amène la paix, bienveillance »; cf. Vg., Ae. 3, 369, *Hic Helenus, caesis primum de more iuuenis*, | *exorat pācem diuom*; Cic., Rabir. 2, *pācem ac ueniam ab Ioue petere*; et les expressions *pāce tuā*, *sine pāce tuā* (Vg., Ae. 10, 34) « avec, sans ta bienveillance, c'est-à-dire ta permission »; *pāx Domini*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6317. Passé en irl. *pāca*, *pōc* et en britt. *poc* au sens chrétien de « baiser (de paix) »; et au sens de « paix » : britt. *peoch*, *peuch*.

*Pāx* est un nom d'action, de genre féminin, du type *nex*, *precēs*, etc., de la racine \**pāk-* « fixer par une convention, résoudre par un accord entre deux parties », alternant avec \**pāg-*, qui désigne surtout un acte physique; cf. *pangō* (*pangere pācem* et *pacisci pācem*, T.-L. 9, 17, 7 et 9), *com-pāges*.

A cette même racine appartiennent les formes anciennes, *pacit*, *pacunt*, d'un verbe *pacere*, usitées dans la loi des XII Tab. 8, 2, *ni cum eo pacit, talio esto* « s'il ne conclut pas un accord avec lui »; 1, 6, *rem ubi pacunt, orato...* *ni pacunt* « au cas où ils terminent l'affaire par un accord »; *pacio*, -ōnis f., cf. Fest. 296, 35 : *pactionem antiqui dicebant quam nunc pactionem dicimus*; cf. *dicio*, -ōnis (en face de \**dic-*), et *legio*.

La langue classique a gardé l'inchoatif *paciscor*, -eris, *pactus sum*, *pacisci* (doublet *paciscō*, -is dans Naevius et Plaute), de même sens que *pacere*, et *pacio*. Le neutre de *pactus*, *pactum* « pacte, convention » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6138, *pactum*, -a, et en germanique : v. h. a. *pfāhta*, d'où m. h. a. *pfāhten* « pactare ») s'emploie souvent dans des expressions *quō pacio*, *ut pacio*, *ut pactō*, par affaiblissement de sens, n'est plus qu'un équivalent de *modō*, *ratione*. Cf. encore *pactimōnium* (Aug., Epist. 61, 2). De *paciscor* existent les composés *compesciscor* (-pa-), d'où *compescō*, *dē*, *ex compescō* « de concert », *dēpaciscor*, *dēpaciscor* (usité par Cicéron, rare en dehors de cet auteur); *dēpacio* (Cod. Theod.); \**dispaciscor*?, le participe *dispectus* (var. *dispestus*) est peut-être dans Apul., Met. 4, 26. L'adjectif composé *compactus* se rattache à *pangō*.